

# Vers une sobriété heureuse

Du bon usage de la fin des temps modernes

Du même auteur Patrick Viveret

*Attention Illich*

1976

*Évaluer les politiques et les actions publiques*

1990

*Démocratie, passions, frontières,*  
éditions Charles Léopold Mayer 1995

*Reconsidérer la Richesse*

Editions de l'Aube 2002

Rapport à la demande de Guy Hascoët,  
secrétaire d'État à l'économie solidaire.

*Pourquoi ça ne va pas plus mal ?*

Éditions Fayard, 2005

*Pour un nouvel imaginaire politique*

Ouvrage collectif (Edgar Morin, Christian Lossn, Mireille Delmas-  
Marty, Patrick Viveret), Éditions Fayard, 2006.

*Du bon usage de la fin d'un monde*

*En préparation* : Editions LLL 2010

Les leçons inaugurales du Groupe ESA

# Vers une sobriété heureuse

Du bon usage de la fin des temps modernes

Patrick Viveret

Leçon inaugurale 2009

Dans le même collection  
« Les leçons inaugurales du Groupe ESA »

*Les racines historiques de la paysannerie française*  
Leçon 2003 - Emmanuel Le Roy-Ladurie

*Le monde pourra-t-il nourrir le monde ?  
Et l'Europe garder ses paysans ?*  
Leçon 2004 - Edgard Pisani

*Biotechnologies, progrès  
Histoire, développement, débats actuels*  
Leçon 2005 - Axel Kahn

*Biodiversité, un nouveau regard  
Refonder la recherche agronomique*  
Leçon 2006 - Bernard Chevassus-au-Louis

*Pour des agricultures écologiquement intensives  
des territoires à haute valeur environnementale  
et de nouvelles politiques agricoles*  
Leçon 2007 - Michel Griffon

*Relever ensemble les défis écologiques de la planète  
S'adapter aux nouveaux défis du XXI<sup>e</sup> siècle &  
Construire une gouvernance éthique du partage des ressources*  
Leçon 2008 – Geneviève Ferone

**Plus un ouvrage de synthèse qui reprend les 5 leçons 2004 à 2008 :**

*Les défis de l'agriculture mondiale au XXI<sup>e</sup> siècle*  
Parution 2009

Préface

## Au cœur de la crise, le devoir d'inventer un monde nouveau

Pour délivrer notre leçon inaugurale, nous invitons chaque année une personnalité capable de sensibiliser nos étudiants aux grands défis qu'ils auront à affronter pendant la durée de leur vie professionnelle.

En 2009, nous avons voulu inviter quelqu'un qui leur parle de « La crise », celle qui occupait tout l'espace mental collectif à cette époque. Mais pas un « simple » économiste ou un « simple » géopoliticien de plus qui disserte à son tour, même brillamment et de façon originale, sur la bulle financière, les bonus des traders, l'ampleur abyssale des dettes publiques, la fin de l'économie européenne ou la montée d'un monde dominé par la Chine. Nous avons voulu prendre de la hauteur et apprendre à regarder à nouveau « *le monde avec confiance, et mobiliser notre désir de le construire plus juste, efficace et fraternel* », comme il est spécifié dans notre Charte. Nous avons donc invité un philosophe, pour reprendre les choses à la base, et qui plus est un philosophe qui souhaite allier, selon l'expression d'Antonio Gramsci « le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté » !

Pourquoi donc Patrick Viveret, philosophe, également magistrat, ancien conseiller à la Cour des comptes, mais aussi, comme il aime se présenter lui-même, « conseiller en imaginaire » ? Parce qu'il vient d'une autre planète ! Il voit ce que nous ne voyons pas, et qui est pourtant sous nos yeux. Il parle avec des mots que nous croyons connaître, et qui pourtant prennent un sens nouveau et s'accrochent durablement à notre imaginaire. Il ose des rapprochements complètement incongrus au premier abord et qui pourtant deviennent

évidents. Voilà un homme qui aurait prédit l'amitié franco-allemande et la construction européenne au cœur d'Auschwitz ou l'arrivée d'un président noir aux USA le jour de l'assassinat de Martin Luther King !

On pouvait pourtant se méfier d'un homme qui a été capable d'écrire un livre intitulé « *Pourquoi ça ne va pas plus mal ?* » alors que tout semblait se dégrader. Mais d'un autre côté, il avait été élevé au lait fécond du célèbre programme « Voir, juger, agir » de la Jeunesse étudiante chrétienne. Ce détail ne pouvait que plaire dans un établissement dont les dirigeants avaient eu l'audace dans les années 20 de créer la Jeunesse agricole chrétienne, celle-là même qui avait si bien contribué à former et motiver les principaux dirigeants de l'agriculture française d'après guerre. Ceux qui ont transformé en deux générations d'immenses régions sous-développées en joyaux efficaces et solidaires de l'agriculture et l'alimentation mondiale.

Un homme capable de définir devant des futurs ingénieurs et techniciens, qui n'ont pas tous gardé le meilleur souvenir de leurs cours de philosophie de la classe de Terminales, cette matière comme « *l'art de la dégustation de la vie* ».

Alors qu'est ce qu'il peut bien voir de si original, qu'est ce qu'il peut bien nous donner à déguster à nous, pétris de « pensée unique » et presque dégoutés de ce monde où tout va mal ?

Il voit que nous sommes au début d'une nouvelle Renaissance, d'un mouvement aussi important que celui du Siècle des lumières, qui a signé la fin de l'obscurantisme d'un Moyen âge qui n'en finissait plus et a inventé la modernité, avec les droits de l'homme, la démocratie, les Nations-Unies, l'égalité entre l'homme et la femme, la liberté de conscience, le doute méthodologique, etc. Quelle folie ? Mais songeons-y, qui aurait pensé à leur époque que les idées de Diderot et d'Alembert, Voltaire et Rousseau et quelques autres iraient si loin, soulèveraient à ce point le monde ? A cette époque, nous sommes passés, suivant une formule choc qu'il emprunte à Max Weber, de « l'économie du salut » au « salut par l'économie ». Aujourd'hui, nous allons nous atteler à faire la synthèse de ces deux projets pour, n'ayons pas peur des mots, inventer une nouvelle sagesse et faire passer l'espèce humaine du statut de « Sapiens demens » (autre

formule fleurie d'Edgar Morin) à celle de « Sapiens sapiens ». Nous allons, si nous le voulons, inventer ensemble l'ère de la sobriété heureuse.

Quelle utopie face aux milliards de dollars des puissances financières et des multinationales, à l'égoïsme des nations, aux catastrophes qui se multiplient ! Pourtant, l'histoire nous le montre aussi, les fusils les plus puissants ne peuvent rien à la longue contre la force des idées. C'est sans tirer un coup de feu que la puissante armée du Chah d'Iran s'est inclinée devant l'Imam Khomeiny, qui avait réussi à contrôler les cerveaux mêmes de ses soldats ; la puissance de l'opinion mondiale et locale a eu raison de l'Apartheid en Afrique du Sud, de la colonisation anglaise en Inde, des dictatures militaires en Amérique Latine, etc. Alors, pourquoi pas du mur de l'argent d'aujourd'hui, des logiques de peur, de domination et de maltraitance, de la démesure et du mal-être, de la dégradation de la planète, de ce seuil symbolique, franchi en 2009, du milliard de gens qui ont faim ? Cette immense transformation culturelle, sociale est déjà en marche, et nous n'avons pas d'yeux pour la voir ; songeons par exemple à la rapidité avec laquelle se développent dans nos sociétés (sans grande intervention des politiques, qui ne font que suivre le mouvement) des changements d'attitude qui pourtant paraissent énormes comme le tri sélectif des déchets, la circulation en vélo dans les villes, l'interdiction de fumer dans les lieux publics, les limitations de vitesse sur la route, la consommation de nourriture biologique, et maintenant la réorientation de la consommation de masse vers des dépenses plus durables et plus nécessaires.

« *L'humanité est engagée dans une course à l'abîme, le pied sur l'accélérateur* », nous dit le secrétaire général des Nations-Unies, tandis que le président Chirac avait cette autre formule restée célèbre : « *La maison brûle, et nous regardons ailleurs* ». Et bien non, le pire n'arrive par toujours ! Car finalement la sortie de crise est bien là : construire du neuf en prenant le meilleur de ce que l'humanité a inventé au cours de son histoire, et dans le dialogue des civilisations. Un vrai défi, un vrai programme particulièrement important pour les étudiants qui construisent leur avenir actuellement dans le Groupe ESA : quel choix de vie décident-ils de faire, pour quelle planète et pour

quelle humanité ? Non pas qu'est ce qu'ils feront *dans* la vie, mais qu'est ce qu'ils feront *de* leur vie ? Car l'agriculture et l'alimentation, secteurs dans lesquels ils se préparent à agir, seront bien au cœur de cette problématique. La réussite de tout le reste sera largement conditionnée par la leur, car si on n'arrive pas à se nourrir tous, correctement et durablement sur la planète, ce sera bien un scénario catastrophe qui adviendra, tout comme la crise des années 30 avait engendré Auschwitz et Hiroshima.

Merci à Patrick Viveret pour ce message d'espoir ô combien mobilisateur.

*Bruno Parmentier*  
*Directeur général du Groupe ESA*

## Introduction

Je l'avoue volontiers, je suis bien philosophe. Et tout de suite je vous sens bailler ! Pourtant vous pourriez tout aussi bien saliver ! Je définis en effet la philosophie comme « *l'art de la dégustation de la vie* ». Je me place aux antipodes des approches tristes et ascétiques souvent données à cette discipline. Il est en effet vraiment important de pouvoir vivre intensément ce bref voyage que chacun fait de son passage sur terre dans l'univers. Or on peut d'autant plus le savourer qu'on se donne les moyens d'aller à l'essentiel pendant cette période.

Je ne veux pas vous peindre la vie en rose. Dans certaines circonstances, il faut vouloir avoir une lucidité extrême, parfois même une lucidité tragique sur les carrefours critiques auxquels l'humanité est confrontée. Nous ne pouvons réussir ce que Hans Jonas, disciple de Heidegger, appelait « *le principe de responsabilité* », -la capacité à affronter lucidement les risques- que si nous faisons vivre simultanément le principe d'espérance. Il nous faut, non seulement croire à un avenir possible pour l'humanité, mais aussi imaginer un avenir désirable, qui ne se limiterait pas à l'objectif minimaliste d'assurer la seule survie biologique de l'humanité. C'est la question de la vie intense qui se pose, aussi bien dans nos vies personnelles que dans la vie collective de la famille humaine. Pour repérer ces forces créatrices, il est important de voir ou de croire qu'*un autre monde est possible*. C'est sur ce fameux thème que se sont déroulés plusieurs forums sociaux mondiaux à Porto Alegre et que certains pensent aussi qu'une autre manière d'être au monde est déjà là.

Je souhaite faire un rappel de quelques grands éléments pour montrer en quoi ce qu'on appelle la crise n'est que la loupe

grossissante de mutations qui sont beaucoup plus profondes et qui viennent de beaucoup plus loin dans le temps. Puis j'aborderai la notion de sobriété heureuse et plus particulièrement, en quoi cette sobriété heureuse est une réponse à des éléments liés à la démesure et au mal être que nous connaissons dans la crise actuelle. Et enfin, je terminerai par repérer où sont les forces de vie, où sont les forces créatrices pour tirer un bon usage de ce qui n'est pas simplement un bon usage de la crise, mais ce qui est un bon usage de la fin d'un monde. Car nous ne pouvons participer à la création d'un monde en émergence que pour autant que nous repérons déjà dans l'actualité présente, des forces de vie, des effets levier sur lesquels nous pouvons nous appuyer pour réussir des transformations futures. Ces transformations sont des alternatives aux risques par ailleurs bien réels de régression, de chaos, voire de logique de guerre, qui nous pendent au nez prochainement.

## Première leçon

# Un état des lieux du monde d'aujourd'hui

## Un contexte bouleversé

### La crise financière : la partie immergée d'une crise plus globale

Le mot « crise » est vraiment à la mode en 2009 ; on l'emploie à toutes les sauces et il représente l'excuse parfaite à toutes nos impuissances et toutes nos lâchetés. Pourtant, à y bien regarder, cette crise n'est que la loupe grossissante de phénomènes beaucoup plus profonds, tant par leur épaisseur, l'ampleur des questions qui sont posées, que par leur durée historique. Trois vagues différentes ont déferlé récemment sur l'humanité et notre planète. Vous avez d'abord la vague qui conduit à la crise systémique actuelle. Car c'est très important de ne pas isoler la crise écologique de la crise financière, de la crise sociale et même de ses aspects pleinement géopolitiques et civilisationnels. Cette première vague liée à la crise financière n'est pas simplement née de la faillite de la banque américaine Lehman Brothers. C'est un courant beaucoup plus fort issu des trente dernières années, associé à un grand échec : celui de ce qu'on peut appeler l'ultra capitalisme. Cet échec faisait suite à celui de l'ultra dirigisme, qui a coïncidé avec l'effondrement de l'empire soviétique vingt ans plus tôt. Et à l'échelle de l'histoire humaine, vingt ans c'est évidemment comme si c'était hier. Cette première vague peut nous sembler courte mais elle est déjà beaucoup plus longue et profonde que notre simple vision court terme d'une crise économique et financière qui aurait seulement démarré il y a un peu plus d'un an et dont on espère qu'elle soit en train de se terminer.

Dans « l'insoutenable » de ce monde, il y a deux éléments déterminants qui sont la question de la *démésure* et la question du *mal-être*. Ces deux notions sont très importantes pour essayer de comprendre pourquoi la crise actuelle est systémique, pourquoi il existe un lien très fort entre cette crise financière que tout le monde perçoit et la crise écologique, la crise sociale, etc. Toutes ces différentes crises possèdent des caractères inter-reliés, d'où l'idée de crise systémique et l'intérêt de l'aborder sous cette forme. Si la seule réponse donnée à cette crise est une logique de traitement de la situation financière et économique, en déconnectant tous les autres aspects, on oublie la crise écologique, qui pourtant existe bien simultanément. Cette crise écologique avec sa double face, liée d'une part aux dérèglements climatiques et, d'autre part, aux atteintes majeures à la biodiversité. Cette crise écologique qui ne cesse de s'amplifier depuis quelques années et ne s'est pas arrêtée brutalement du jour au lendemain sous prétexte de la faillite de la Banque Lehman Brothers. De la même façon, la crise sociale mondiale dont le révélateur le plus dramatique est la question de la faim dans le monde, ne s'est pas arrêtée non plus avec cette crise financière, bien au contraire. Si l'on garde une approche complètement sectorielle, si l'on s'occupe uniquement de l'aspect financier et de l'aspect économique, en oubliant les autres dimensions, on a une réponse en termes de fuite en avant. Et cette fuite en avant, qui existe aujourd'hui vis-à-vis de la crise financière et économique, s'accompagne d'une fuite en arrière sur les autres terrains : écologique, social, répartition des richesses, etc. Comment expliquer qu'à un moment où chaque pays nous raconte que les caisses sont vides, il soit possible de trouver, dans l'urgence de la crise financière, des milliards et des milliards pour venir au secours de notre économie mondiale et en particulier, pour venir au secours des banques. On ne peut avancer dans le traitement de cette crise systémique que si l'on voit des points communs. Quels sont donc les éléments communs que l'on peut repérer dans l'ensemble des crises existantes ?

Je pourrais insister sur tous les phénomènes qui conduisent aux dérèglements climatiques et ses traductions de plus en plus présentes sur la surface de la terre. Mais il suffit d'ouvrir chaque jour son journal pour en avoir des rappels permanents<sup>1</sup>.

1 La leçon inaugurale de Geneviève Ferone en 2008 présente ce problème dans toute son ampleur et toute sa gravité.

J'insisterai un peu plus sur les risques encourus aujourd'hui vis-à-vis de la biodiversité qui sont aussi importants. Quand on évoque le risque de 6<sup>e</sup> grande extinction des espèces, cela doit suffire à donner l'ampleur du problème.

Il y a aussi derrière cette crise financière un principe fondamental qui ne se réduit pas à une seule approche économique. Il pourrait se résumer ainsi : « *Toute crise financière dans l'histoire, c'est au sens fort du terme une crise de croyance, une crise de foi* ». Le mot latin *Fides*, qui est à l'origine de la création du mot finance, exprime à la fois la confiance et la foi. Toute crise financière est une crise de confiance, la dernière très marquée par la perte de confiance envers les systèmes interbancaires. Mais c'est aussi plus fondamentalement une crise de foi, une crise religieuse, une crise de croyances. C'est l'effondrement du système de croyance, sur lequel l'ensemble de la représentation économique mais aussi sociétale de ces trente dernières années reposait. Il était construit sur « la pensée TINA » en reprenant ce fameux aphorisme de Margaret Thatcher : « *There is no alternative* ». C'est l'ensemble de ce système de croyances, au nom duquel toute proposition différente était considérée a priori comme hors champ, hors sujet, qui s'effondre. Et comme tout système de croyances, c'est l'ensemble de l'organisation dogmatique, l'ensemble du système de la cléricature qui est aussi remis en cause. On comprend mieux alors la crise financière, si on l'analyse dans les termes d'une grande crise de civilisation, d'une grande crise de croyances que si on l'analyse simplement comme une crise économique. On peut faire le parallèle avec l'effondrement du mythe de la grande entreprise protectrice et salvatrice pour les cadres des années 80 et 90. A partir du moment où cette même entreprise s'avère capable de les licencier ou de les vendre du jour en lendemain, à quoi bon se dévouer corps et âme à elle, et les nouveaux cadres ont inventé les 35 heures, les RTT et des relations dépassionnées et pragmatiques de type mercenaire : « *je t'en donne pour ton argent, et seulement pour ton argent, et je suis toujours prêt à aller ailleurs si le rapport temps-rémunération me paraît meilleur, mais ne me demande pas en plus de croire en toi* ».

## L'impasse de l'ultra capitalisme

Si l'on s'interroge on se rend vite compte que la notion de *démésure*, qui vient de *l'ubris* en grec, apparaît aussi bien au cœur de la crise sociale que de la crise écologique.

On constate par exemple au travers des chiffres officiels fournis par l'ONU que les fortunes personnelles des 225 familles les plus riches du monde sont équivalentes aux revenus cumulés de plus de 2,5 milliards d'habitants.

On pourrait aussi reprendre les propos d'Henri Ford, qui n'est pas précisément connu pour être un « alternatif » et qui considérait qu'à partir du moment où le revenu le plus haut dans une entreprise représentait plus de dix fois le plus bas salaire, l'entreprise était en danger. Rappelons que sous la présidence Eisenhower, une présidence plutôt conservatrice, le taux d'imposition des plus hauts revenus était de 91 %. On est loin vous le voyez du « bouclier fiscal » ! C'est dire à quel point les écarts colossaux aujourd'hui constatés, de un à mille, voire plus, entraînent des conditions de « vivre ensemble », que ce soit à l'intérieur d'une entreprise ou de tout autre système extérieur, qui ne peuvent pas résister durablement. Il y a aussi *démésure* dans notre système social.

Cette *démésure* existe aussi dans le décalage abyssal entre l'économie réelle et l'économie spéculative et financière. Je m'appuie sur une étude de l'un des anciens directeurs de la Banque centrale de Belgique, Bernard Lietaer, bon connaisseur du système, qui a mis en évidence qu'avant l'entrée dans la crise proprement dite, il y avait à peu près 3 200 milliards de dollars échangés sur les marchés financiers. Si l'on s'intéresse à cette quantité énorme de transactions financières et que l'on recherche véritablement ce qui correspond à des biens et des services réels, c'est-à-dire à de l'économie réelle, ils ne représentent qu'une infime partie d'entre eux : moins de 3% des échanges. L'essentiel des échanges se joue dans l'économie spéculative. Et ces 97 % ne sont pas virtuels comme on a l'habitude de dire. Les dollars, les euros, les yens qui y circulent ont bien la même valeur que dans l'économie réelle. Non la différence c'est ces 97% des échanges financiers à travers le monde, représentent

ce que l'on pourrait appeler « l'économie émotionnelle ». Le Wall Street Journal avait un jour vendu la mèche à l'occasion du krach de 1987 en écrivant : « *Wall Street ne connaît que deux sentiments : l'euphorie ou la panique* ». Ces sentiments sont toujours valables pour la crise actuelle. Et on est loin de l'arbitrage rationnel supposé ou des mécanismes de régulation contrôlés attendus.

Euphorie et panique. Cela ne vous rappelle rien ? On n'est plus dans l'ordre des économies classiques mais on se rapproche bien des phénomènes psychiques ou psychiatriques, c'est-à-dire médicaux. Lorsque l'on parle de psychose maniaco-dépressive pour une personne, avec ces alternances d'états euphoriques, souvent excessifs et maladifs, suivis d'états dépressifs, on est plus près de la compréhension de ce qui se passe sur les marchés financiers que des analyses d'optimisation rationnelle. Il y a fondamentalement un mouvement qui explique pourquoi Alan Greenspan, ancien président de la FED, la banque fédérale américaine, a répété pendant des années : « *Attention, il y a une exubérance irrationnelle des marchés financiers* ». Cette exubérance irrationnelle a été suivie d'une dépression tout aussi irrationnelle. Quand le cœur de notre société, voire même le cœur de notre civilisation est aussi concentré sur l'économique, ce qui ne s'était encore jamais produit dans l'histoire d'aucune autre civilisation nous ayant précédé, cette place aussi obsédante du financier a fini par exploser et projeter notre société dans la crise. Quand au cœur de notre économie se trouve l'organisation financière, qu'au cœur de cette organisation financière on retrouve de l'euphorie et de la panique, ce n'est pas très étonnant que le système devienne profondément insoutenable. Si l'on ne fait qu'accompagner le mouvement pour solder les pertes et espérer des temps meilleurs ; c'est peine perdue. Cela revient à dire à des toxicomanes : « *Nous sommes dans une situation telle que vous pouvez avoir accès à des drogues dures autant que vous voulez dans les trois mois qui viennent, mais on vous prévient, après on ferme tout !* ». On est à peu près dans ce même genre de contradictions si l'on traite isolément cette crise financière.

Il y a donc démesure dans les rapports à la nature, démesure dans le creusement des inégalités sociales, démesure entre économie financière et économie réelle, etc. mais il faut y ajouter une autre

démésure dont on ne parle pas assez : celle du rapport au pouvoir. Rappelez-vous c'était il y a à peine vingt ans : l'effondrement de l'empire soviétique. Un véritable dérapage orchestré par les systèmes totalitaires collectivistes. Et ce dernier point est important à garder en mémoire car il s'agit de ne pas reproduire les erreurs du passé.

Les années 30 ont en effet été marquées après une période d'ultra capitalisme (je préfère ce terme à ultra ou neo-libéralisme car en réalité ces mouvements étaient anti-libéraux en particulier sur le plan politique et culturel), en tout cas une période de dérégulation tendant vers le fondamentalisme marchand, on est passé brusquement à un excès inverse d'ultra dirigisme bureaucratique, voire totalitaire. Ce mouvement pendulaire ne peut être la solution car il ne nous amène qu'à la guerre. Il faut garder à l'esprit que la démesure dans l'ordre du rapport au pouvoir est à prendre en compte, autant que dans le rapport à la nature ou à la richesse. Ce changement de rapport au pouvoir est aussi important que le changement de rapport à la richesse. Si l'on ne garde que la logique de captation de pouvoir, voire même une logique de captation de sens avec les formules régressives qui opposent les intégristes et les fondamentalistes, elles produisent elles-mêmes des effets tellement destructeurs que les conséquences sociétales sont immenses. Pour preuve, un certain nombre d'alternatives dans ce sens expérimentées dans l'histoire ont fini par échouer.

On peut également observer que les formes de représentation et de calcul de la richesse dans nos sociétés ont été des éléments aggravants de la crise actuellement traversée. Il faut avoir conscience que lorsque nous avons des systèmes comptables, et notamment le système comptable de référence appelé comptabilité nationale, et au cœur de celle-ci, l'agrégat fétiche baptisé le produit intérieur brut (PIB), nous avons une vision très partielle. Cette comptabilité nationale est constituée de telle façon que seuls les flux monétaires sont pris en considération. Tout flux monétaire considéré comme une valeur ajoutée peut parfaitement être produit par une destruction. Les catastrophes naturelles, les accidents, les crises... génèrent des flux d'indemnisation, de réparation, de remplacement... qui sont agrégés positivement dans notre système de comptabilité. C'est ce que j'avais appelé dans mon rapport sur la richesse « le paradoxe

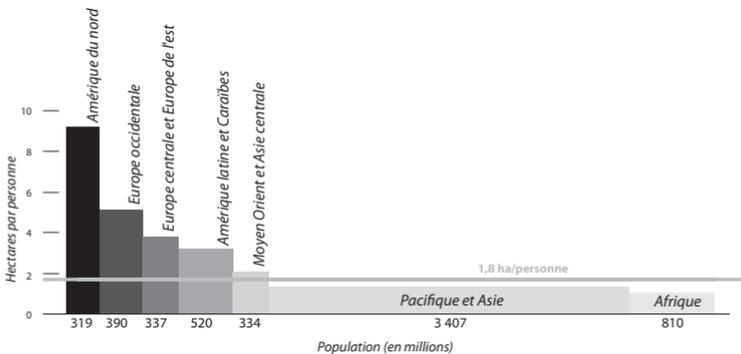
de l'Erika ». En effet, au moment où ce fameux pétrolier s'est fracassé et a gravement pollué les côtes bretonnes, du strict point de vue de la comptabilité nationale, il a été pris en compte comme un producteur de richesses. La valeur ajoutée de son remplacement pour l'industrie pétrolière, la valeur ajoutée des indemnités versées par les assurances, la valeur ajoutée des entreprises qui sont intervenues dans la dépollution, tout a été pris en compte positivement. Et à aucun moment, dans aucune colonne, un indicateur ou un chiffre n'est apparu pour nous dire : « *Attention, ces valeurs ajoutées ont été créées à cause d'une destruction* ». Et ce n'est pas spécifique à l'industrie pétrolière. Je pourrais aussi citer les accidents de la route qui génèrent des taux de croissance du PIB via les différentes actions de réparation des véhicules et de soins aux personnes réalisés ensuite. Et cette méthode de calcul n'est pas spécifique à la France. Le tremblement de terre de Kobé au Japon a été aussi une source de progression du PIB nippon. Idem pour le cyclone Katrina qui a ravagé La Nouvelle-Orléans aux Etats-Unis.

De ce fait, la présentation du PIB d'un pays devrait être réalisée avec une certaine prudence, avec une extrême précision et des explications concernant son champ de pertinence. Ce qui éviterait les conclusions hâtives entre les progressions et régressions du PIB, directement associées à la progression ou la régression d'une société ou d'un pays. En France par exemple, à plusieurs reprises, face à un déclin de la progression du PIB, vous avez eu le droit à de grands débats sur le déclin national. Circonstances aggravantes lorsque ce PIB devient indicateur sociétal. Sans même prendre la peine d'évoquer ses conditions de pertinence, on obtient une situation où, pour reprendre une métaphore maritime, on décide d'un changement de cap, comme nous le rappellent les thèmes des différentes grandes conférences sur le développement durable. Mais en même temps on ne touche pas aux instruments de bord réglés sur la mesure de l'ancien cap, celui de la croissance et du productivisme. Non seulement, comme l'avait formulé Jacques Chirac dans son discours de Johannesburg : « *La maison brûle mais nous regardons ailleurs* », mais on met consciencieusement de l'huile sur le feu de cette maison qui brûle. Nos formes de représentation et de calcul de la richesse nous y incitent.

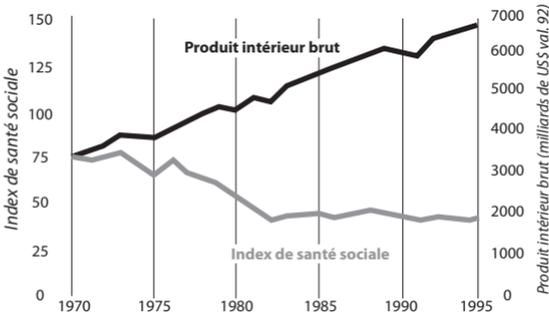
De la même façon, dans la comptabilité générale du côté entrepreneurial, on a eu des normes comptables qui se sont transformées en facteur d'aggravation de la crise actuelle. En prenant simplement le fait que les humains soient systématiquement du côté des charges, cela représente un facteur non négligeable de l'aggravation des conditions et des difficultés sociales rencontrées. On assiste alors à un décalage flagrant entre le produit intérieur brut qui continue de progresser au fil des années et, par exemple, d'autres indicateurs tel l'indice de santé sociale. On constate sur ces mesures existantes depuis une soixantaine d'années, un effet de découplage entre les deux. D'autant plus important que le pays se trouve dans une politique de dérégulation. Ces phénomènes sont très bien représentés dans l'analyse de l'évolution des courbes de mesure qui se sont aggravées lors de la mise en place de la politique de Ronald Reagan aux Etats-Unis dans les années 80 ou celle de Margaret Thatcher pour le Royaume-Uni. On en conclut aussi que dans les différentes démesures existantes, certaines sont liées à nos façons de voir et de compter.

### Les effets écologiques de nos modes de croissance

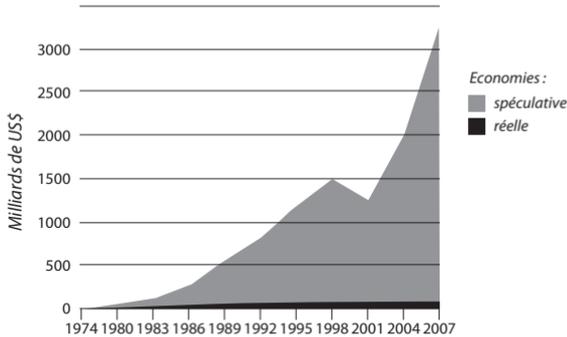
*Empreinte écologique par région*



### Le découplage richesse monétaire/richeesse sociale



### Le découplage économie spéculative/économie réelle



### Un système qui produit démesure et mal-être

Notre système actuel produit-il du bien être ? Malheureusement non. Il suffit de regarder autour de nous, même au sein des pays occidentaux développés comme le nôtre. Et cette situation n'est pas liée à la crise économique récente. Que dire aussi de la condition humaine dans certains pays d'Asie, d'Amérique du sud ou d'Afrique ? Du mal être, il en existe sur notre planète. Il n'y a pas si longtemps, en 1998, le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) avait conclu qu'en doublant la somme des aides allouées, c'est-à-dire en rajoutant 40 ou 50 milliards aux

sommes déjà versées, on pouvait faire des pas de géant dans la lutte contre ces maux vitaux de l'humanité : la faim, le non accès à l'eau potable ou les soins de base. Et là, surprise ! Dans le même temps où l'on prétendait qu'il était impossible de trouver de telles sommes, dix fois plus étaient englouties rien que pour les dépenses de publicité (400 milliards de dollars à l'époque). Au moins autant, 400 milliards, pour l'économie des stupéfiants et encore, ce business des stupéfiants étant par nature largement souterrain, c'était un chiffre à minima. Quant-aux dépenses militaires dans le monde, elles étaient évaluées à l'époque à vingt fois cette somme, 800 milliards de dollars.

Regardons de près ces trois grands budgets. Qu'y a-t-il derrière l'économie des stupéfiants ? Sauf cas tout à fait marginal, quand on se drogue, c'est que l'on ne va pas très bien. L'économie des stupéfiant repose donc fondamentalement sur une économie du mal être et du mal de vivre. En quelque sorte une économie de la compensation du mal être. Qu'est-ce qui se joue pour l'essentiel dans ce qui représentait à l'époque 800 milliards de dollars du côté de l'armement, et qui n'est pas loin aujourd'hui de peser 1 300 milliards de dollars ? Pour l'essentiel : de la peur, de la domination et de la maltraitance. La part proprement protectrice des budgets militaires, nous savons bien hélas, qu'elle représente la portion congrue du budget. Qu'est-ce qu'une guerre préventive si ce n'est une guerre fondée sur la peur d'autrui et qui fait qu'on fait la guerre pour empêcher l'autre de la faire. On rentre ainsi dans un cercle vicieux qui est celui de la course aux armements. C'est un axe de mal être et de maltraitance qui nous coûte très cher.

Et si on prend maintenant ce qui se passe dans ce qui pesait à l'époque 400 milliards de dollars annuels, la publicité, chiffre qui est devenu maintenant de l'ordre de 700 milliards de dollars. Que fait fondamentalement la publicité ? De moins en moins d'informations commerciales sur les produits eux-mêmes ; de moins en moins d'information nécessaire là où il y aurait besoin de cette information. C'est à dire là où par exemple, il y a besoin de faire des grandes campagnes sur l'alimentation, sur l'eau, sur les soins de base, sur le logement. Nous savons bien que ce ne sont pas les organisations humanitaires qui sont les bénéficiaires des grandes

campagnes de publicité. Non, pour l'essentiel, la publicité tourne en rond à l'intérieur de nos sociétés de consommation. Et elle fait quoi ? De quoi nous parlent la plupart des messages publicitaires ? Voit-on souvent des publicités qui montrent des gens agressifs, stressés, dans un environnement laid et délabré ? Evidemment, non ! En permanence, la publicité nous promet de la beauté, du bonheur, de l'amitié, voire de la sérénité. Je m'amuse beaucoup à prendre en photo un certain nombre de publicités. La dernière, c'était carrément une publicité philosophique. Une publicité pour le camembert rustique, ça s'appelait « *rustique, le goût de l'authentique* ». Quand vous êtes dans l'authentique, dans la sérénité, dans la beauté, dans le bonheur, dans l'amitié, dans l'amour, etc. de quoi vous parle-t-on ? Si ce n'est de ce que les philosophes ont l'habitude d'appeler « *un désir dans l'ordre de l'être* ». Parce que la beauté, le bonheur, l'amour, le sens, l'amitié, etc. c'est fondamentalement un désir de cet ordre. Et ce désir est détourné pour délivrer un message subliminal dans une consommation dans l'ordre de l'avoir. On vous promet la beauté, le bonheur, la sérénité, etc., mais sous la condition d'acheter le produit. A ce moment-là, vous avez deux phénomènes qui sont générés par cette situation. Le premier s'adresse à la personne qui a les moyens de s'acheter le produit ou le service. Après un bref temps de satisfaction, cette personne va retrouver la frustration. Evidemment ! On promettait du bonheur, de l'authenticité, etc., et on lui a vendu tel ou tel produit, tel ou tel service, mais qui était complètement dans l'ordre de l'avoir. De ce fait, réaction classique : c'est probablement parce que je n'en ai pas pris assez ! Et la logique du « toujours plus » va se mettre en place. Cette logique est très comparable à la toxicomanie et à l'addiction. Il faut à chaque fois prendre un peu plus de doses de consommation pour venir compenser les frustrations que l'on éprouve. Je pense à un intervenant dans un colloque récent qui voulait parler de société de consommation. Il a fait un lapsus et a parlé de la société de *consolation* ! Tout le monde a bien compris que son lapsus touchait quelque chose d'essentiel. Effectivement, une bonne partie de la publicité vient nous reconforter, nous consoler d'une société en somme en permanence dans le stress, dans la vitesse, la dureté : plus nous sommes dans la destruction écologique, plus nous nous avons

besoin qu'on nous promette de la beauté ; plus nous sommes dans le stress et la compétition, plus nous avons besoin que l'on nous promette de la sérénité, de l'amitié et de la paix, etc. Mais cette consolation est en même temps fictive car très éphémère et elle en redemande toujours plus. Ce qui engendre du coup une frustration aggravée à chaque fois.

Or cette logique du toujours plus n'a pas comme seule conséquence la frustration des consommateurs. Elle rejaille aussi sur une partie de la population mondiale. Celle qui se trouve tout au bout de la chaîne. Lorsqu'une petite quantité d'êtres humains se consolent par de l'hyper consommation, ils creusent le trou de raretés qui deviennent à ce moment-là des raretés artificielles. Elles constituent les problèmes fondamentaux évoqués par le programme des Nations Unies pour le développement : alimentation, manque d'eau, de soins de base et de logement auprès des plus démunis.

Quand on rassemble financièrement les dépenses de ces trois éléments : l'économie des stupéfiants avec cette gestion du mal de vivre en direct, l'économie de l'armement qui produit elle aussi du mal être, de la maltraitance, des logiques de peur, et l'économie de la publicité et de la communication avec la plus grosse partie de la consolation du mal être et de mal de vivre, qu'est-ce qu'on pourrait faire de mieux ? Peut-être penser qu'à peine 10% de ces sommes productrices de mal être et de maltraitance, pourraient être réinvestis dans des économies et dans des politiques de mieux-être. C'est cette perspective positive que défendent des personnes telles que Pierre Rabhi<sup>2</sup> ou Nicolas Hulot quand ils évoquent sous le terme de sobriété heureuse, le couple positif, pendant du couple négatif de la démesure et du mal être.

Face à la démesure, il faut retrouver de l'équilibre. Il faut retrouver des accès qui ne soient pas dans l'excès, ni dans l'insuffisance. Bruno Parmentier dans ses approches de la crise alimentaire montre bien par exemple comment on peut avoir simultanément

2 Pierre Rabhi est un agriculteur, homme politique, écrivain et penseur français d'origine algérienne. Il est l'inventeur du concept « Oasis en tous lieux ». Il défend un mode de société plus respectueux des populations et de la terre et soutient le développement de pratiques agricoles respectueuses de l'environnement et préservant les ressources naturelles, l'agroécologie, notamment dans les pays arides. On peut par exemple lire son livre cosigné avec Nicolas Hulot : *Graines de possibles, regards croisés sur l'écologie*, livre de poche 2006, ou *Conscience et Environnement, La symphonie de la vie*, éditions du relié 2006.

de l'insuffisance et de l'excès. Le nombre de personnes obèses est à peu près égal au nombre de personnes dans le monde qui sont en situation de malnutrition. La grande question que l'on se pose, et que se posaient déjà les Grecs, est la question de l'alternative à la démesure. Elle pose cette question de la capacité d'équilibre qui correspond aux exigences de soutenabilité, notamment de soutenabilité écologique de notre monde. Mais ce n'est qu'une partie de la réponse à la démesure par une recherche de l'équilibre et une acceptation des limites. Il ne peut y avoir une acceptation de limites que si l'on s'intéresse aussi au second terme du couple qui est l'alternative au mal être et au mal de vivre. Ne pas travailler sur la question des limites, c'est comme offrir au toxicomane une cure de sevrage. S'il n'a pas une espérance positive au terme de sa cure, il préfère encore continuer avec sa toxicomanie.

L'enjeu d'une réorientation de nos économies, de nos sociétés, de nos politiques publiques, vers des logiques de mieux être, vers des logiques d'art de vivre, de qualité de vie, en général considérées comme des questions purement personnelles et privées, deviennent alors pleinement des questions politiques. C'est ce qui correspond à la première grande vague liée à la question de la crise. Mais cette première grande vague se greffe sur deux autres vagues, qui sont plus importantes encore.

## La fin des temps modernes

Il existe deux autres vagues, beaucoup plus longues et beaucoup plus profondes. Elles permettent de mieux comprendre ce qui se joue à travers cette fin de monde. Elles permettent également d'espérer que cette fin de monde ne se résume pas à une simple fin du monde, mais soit l'occasion d'assurer des éléments de renaissance, de saut qualitatif dans l'histoire même, aussi bien pour nos vies personnelles que pour l'ensemble de la famille humaine. C'est ce que l'on retrouve très bien dans un idéogramme chinois qui illustre la double face de la crise comme un danger, que l'on comprend aisément, mais aussi comme une opportunité.

## Sortir du salut par l'économie

La deuxième grande vague correspond à ce que l'on peut appeler la fin du cycle historique des temps modernes, au sens de la modernité occidentale. Ce second rendez-vous conduit à des conséquences comparables à la première vague sur l'alternative au couple démesure/mal être. Pour le comprendre, il y a une bonne façon d'entrer dans le problème en ayant recours à un grand sociologue, Max Weber, qui avait notamment écrit dans « *Ethique protestante et esprit du capitalisme* », ouvrage resté fameux<sup>3</sup>, que l'entrée dans ce que l'on a appelé la modernité était résumée par « *le passage de l'économie du salut au salut par l'économie* ». Et bien d'une certaine façon, on peut poser comme hypothèse que nous sommes en train de sortir du cycle historique du salut par l'économie. A la fois, parce que les promesses du salut par l'économie n'ont pas été tenues et que les dégâts écologiques, sociaux, technologiques ont été considérables. ... Toute cette modernité a conduit, certes « *à du meilleur* », mais aussi « *à du pire* ». Un pire qui s'illustre aisément par la solution finale, le pire c'est aussi Hiroshima, le pire c'est cette capacité de maltraitance inouïe de l'espèce humaine, non seulement à l'égard d'autres espèces, mais aussi à l'égard d'elle-même. Cette logique montre bien que le salut par l'économie, avec les automatismes qui étaient liés notamment au progrès technique, au progrès social, censés constituer aussi un progrès moral, ne tiennent pas la route sur le long terme.

## Savoir trier dans la modernité

Donc, non seulement le salut par l'économie ne tient pas ses promesses, mais on peut dire que la question du salut, sous sa forme laïque, est de retour pour l'humanité. Lorsqu'on est confronté aux défis considérables qui sont les nôtres, ce n'est pas faire du catastrophisme que de dire que l'humanité risque la sortie de route ! C'est bien une question de salut pour l'humanité qui se pose à nouveau. On dit toujours par habitude qu'il faut « sauver la planète », mais ce n'est qu'une façon élégante de contourner le problème. La planète, la Terre, elle en a de toute façon encore pour plusieurs milliards d'années avant son absorption par le Soleil. Elle a existé bien avant

3 Max Weber, *Ethique protestante et esprit du capitalisme*, Flammarion poche

l'humanité et elle poursuivra sa route bien après l'humanité. Ce qu'il faut sauver, ce n'est pas le soldat planète, c'est le soldat humain. Et la question du salut du soldat humain pose directement la question « *Comment allons-nous sortir positivement des temps modernes ? Quelle est la sortie par le haut de la modernité ?* » Sortir de cette modernité par le bas, on sait déjà faire. On appelle cela l'intégrisme ou le fondamentalisme. Mais sortir par le haut de la modernité, cela veut dire quoi ? C'est être capable d'aller saisir le meilleur de la modernité, faire du tri sélectif par rapport au pire de la modernité et aller faire le même exercice du côté des sociétés de tradition qui, tant du point de vue historique, que du point de vue géographique, représentent encore la plus grande partie des sociétés mondiales.

Tentons ce tri rapidement. « *Quel est le meilleur de la modernité ?* ». Il est du côté de l'émancipation sous toutes ses formes. La capacité à s'extraire d'un cosmos, d'une nature considérée comme fatale. La capacité à construire, notamment face aux faits religieux de l'économie du salut, de la liberté de conscience, de l'individuation qui ne se réduit pas forcément à de l'individualisme. Le fait que tout être humain a sa singularité et qu'il peut exercer sa liberté de conscience. Les droits humains bien sûr, sont directement issus de cette liberté de conscience. Et parmi eux, un qui représente aujourd'hui un élément de curseur tout à fait fondamental, c'est la question du droit des femmes. Voilà un bon côté de la modernité.

Il peut être intéressant pour notre avenir de faire un tri de nos pratiques pour donner plus de chances de réussite à une nouvelle civilisation qui s'amorce. Que nous ont par exemple appris la seconde guerre mondiale et un certain manque de fiabilité de la raison ? Si l'on ne retient de la guerre mondiale que la solution finale ou la shoah ? Une véritable barbarie peut naître au cœur de grandes civilisations. C'est une première leçon tout à fait considérable pour l'humanité. Jusqu'à présent et traditionnellement dans l'histoire, les modes de pacification par rapport à la violence se sont faits de l'intérieur contre l'extérieur. On civilisait une communauté politique, un empire, un état, une tribu, une cité, en luttant contre un ennemi extérieur : les barbares, les étrangers, les infidèles. Or nous voyons bien que ce mécanisme de civilisations contre une barbarie extérieure a la plupart du temps abouti à

des échecs cinglants pour l'humanité. Mais le pire de la barbarie c'est celle qui s'exerce à l'intérieur de nos civilisations. Elle nous renseigne d'ailleurs sur un point fondamental, à l'époque même de la mondialité. Par quoi l'humanité est-elle menacée ? Où sont et qui sont les nouveaux barbares contre qui nous devons absolument nous protéger ? Devons-nous nous protéger des extraterrestres qui sont prêts à nous envahir ? Nous savons bien, autrement que de façon fantasmagique, que nous n'en avons encore guère trouvé pour le moment. L'humanité serait-elle ainsi protégée ? Et bien non. Car la menace vient de l'intérieur. L'humanité est menacée par sa propre inhumanité, par sa propre barbarie intérieure. La première leçon à retenir : la question de la barbarie est une question intérieure et non pas extérieure. Voilà un point majeur à ressortir du couple formé par la guerre mondiale et les grands faits totalitaires en Europe.

Si l'on s'intéresse à présent au problème de la raison. Si la raison n'est qu'une raison mentale, instrumentale, si elle n'est pas accompagnée de l'intelligence du corps et de l'intelligence du cœur, ce qui en terme plus contemporain signifie « *intelligence émotionnelle* », la raison peut parfaitement aboutir au pire de cette barbarie ; et la solution finale peut être considérée comme une entreprise parfaitement rationnelle, parfaitement programmée, parfaitement calculée. Donc la raison ne peut exprimer sa potentialité positive que si, comme le rappelait Pascal, c'est aussi une raison du cœur. Et en faisant de l'intelligence émotionnelle, pas simplement un enjeu individuel mais un enjeu pleinement collectif, on retrouve le couple « *science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » cher à notre ami Rabelais. Nous ne pouvons utiliser dans la face positive de la modernité que la face positive de la rationalité.

C'est le cas aussi pour l'ensemble des nouvelles technologies, qu'elles soient de communication, cognitives, biologiques, informationnelles... Elles ne pourront avoir une face positive que si elles sont travaillées simultanément sur toutes leurs facettes. C'est ce que j'appelle les TNTS, les « *toujours neuves technologies de sagesse* ». Parce que la *techné* en grec représente un vecteur, une méthode, un savoir-faire. Il n'y a pas de raison que cette *technè* vaille uniquement pour des objets, des machines, des techniques matérielles, etc. Elle peut aussi valoir pour l'essentiel des questions de l'espèce humaine en

tant que question de sens, en tant que question de relation. La seule chose que nous savons avec les nouvelles technologies, c'est que dans dix ou vingt ans au maximum elles seront devenues obsolètes. Alors qu'avec les Toujours Neuves Technologies de Sagesse, si dans mille ans, il y a encore une humanité, vous pouvez être sûrs que des paroles prononcées ou des textes écrits il y a déjà deux mille ou trois mille ans, aussi bien par Epictète, Socrate, Jésus, Mahomet que Bouddha, etc. (*vous faites votre choix en fonction de vos propres orientations personnelles*) continueront à nous parler. Pourquoi ? Parce qu'ils sont sur la nappe phréatique fondamentale de l'être humain, qui est le rapport à l'amour, à la mort, au sens, à la vie. Vous savez, une des phrases les plus fortes de la sagesse, qui met en évidence le comble de l'irréalisme de nos sociétés, a été reprise récemment par le Dalai Lama ? Bien d'autres que lui l'ont dit sous d'autres formes avant : « *Nous avons des êtres humains qui vivent sans savoir qu'ils vont mourir et qui meurent sans savoir qu'ils ont vécu* ». Et bien le vrai réalisme anthropologique, celui qui permet de combiner les leçons de la guerre et les leçons du caractère réducteur d'une raison mentale qui se prive de l'intelligence du cœur, c'est ce réalisme. Celui de savoir que notre vie humaine est structurée par notre finitude et que c'est en faisant de la mort une alliée au service de l'audace de vivre que nous pouvons donner un plein sens, une pleine énergie créatrice à ce que nous faisons de nos propres vies. Et ce qui vaut à l'échelle personnelle vaut aussi à l'échelle collective. C'est un axe que le forum social mondial de Porto Allegre a identifié comme un axe appelé TPTS : la transformation personnelle et la transformation sociale. Elles vont de pair, arrêtons de les opposer. Il faut les féconder mutuellement parce que nous avons aussi bien besoin de transformations structurelles face aux défis colossaux de l'humanité que de transformations dans nos propres postures de vie.

Mais le pire de la modernité, nous le connaissons bien aussi. On l'appelle la chosification. Chosification de la nature, chosification du vivant, chosification des humains eux-mêmes. Qu'est-ce que la solution finale ? Sinon la forme la plus extrême et la plus monstrueuse d'une chosification des humains. Et la question de

ce que le prix Nobel Joseph Stiglitz<sup>4</sup> a appelé « *le fondamentalisme marchand* » est une des formes de la chosification. Pour sortir de la modernité occidentale par le haut, nous devons être capables de faire cette opération de tri sélectif et de reconnaître que dans la modernité, il y a de l'essentiel positif, que nous voulons préserver, mais qu'il y a aussi des éléments parfaitement critiquables et que les autres civilisations ont raison de le critiquer. Nous ne pouvons entrer dans un dialogue exigeant de civilisations que pour autant que cet échange sur le meilleur et sur le pire se fait des deux côtés.

### **Garder le meilleur des sociétés de tradition**

Et le tri sélectif, il nous faut aussi l'exercer du côté des sociétés et des civilisations de tradition. Quel est le meilleur des sociétés de tradition ? On voit bien qu'il est sur un triple axe : un rapport à la nature que nous avons largement perdu ; un rapport au lien social beaucoup plus fort que celui de nos sociétés devenues très individualistes ; et un rapport au sens, donc aux questions de l'essentiel, que nos sociétés qui sont plus souvent organisées autour de la question du futile que de la question de l'essentiel, ont aussi largement abandonné. Mais derrière ce meilleur des sociétés de tradition se cache aussi un pire sur lequel nous devons être lucides. Le rapport à la nature peut être un rapport de pure dépendance, de pure aliénation ; le rapport au sens peut être un rapport de dépendance, de soumission à la fatalité et peut d'ailleurs être parfaitement excluante : hors du sens du groupe, de la communauté, de la tribu, de l'église, etc. il n'y a pas de salut. Ce rapport au lien social peut aussi se transformer en un contrôle social étouffant. L'impossibilité par exemple pour des minorités, a fortiori pour des individus, d'exister différemment, en contradiction avec ce qu'est le sens dominant du groupe social.

Cette deuxième grande vague historique, celle de la sortie de la modernité comme économie du salut, nous fait déboucher sur une autre grande question. Sa formulation positive. La crise, synonyme de fin de monde, nous conduit à construire un dialogue de civilisations qui est un dialogue à la fois pleinement ouvert et en même temps pleinement exigeant. Pleinement ouvert, parce qu'il ne s'agit

4 On peut lire de lui par exemple : *Un autre monde, contre le fanatisme du marché*, Livre de poche 2008, ou *La fin d'un monde*, Les liens qui libèrent 2010

évidemment pas de projeter la modernité occidentale et la conception de l'universalisme occidental avec tous ses effets pervers. On a bien connu dans l'histoire les faits impérialistes et les faits colonialistes. Il faut donc faire preuve d'ouverture, d'accueil et de débat avec les autres traditions, avec les autres civilisations. Mais il faudra rester vigilant et poser certaines exigences. Il ne s'agit en aucune façon de passer des compromis à minima, des sortes de Yalta, qui s'opéreraient par exemple au détriment du droit des femmes. Car cette conception laisse facilement la place à des expressions de ce type : « *On est désolé mais l'excision chez nous c'est un trait de culture, alors vous n'avez pas le droit d'y toucher* ». Il y a pour notre civilisation future une construction nécessaire dans un dialogue de civilisation exigeant, avec une paix mondiale fondée sur le fait que l'universel n'est pas un universel imposé mais un universel encore à construire.

Il est évident que nous avons encore à apprendre sur le bon usage de la modernité tout en reconnaissant sa face sombre. Nous avons de la même façon à apprendre des sociétés de tradition sans pour autant les idéaliser. Et c'est vrai que la face positive de la modernité dans le domaine de l'agriculture, on la connaît bien. Et avec toutes les formidables transformations qui ont été issues de la révolution verte, la capacité qu'a eue l'Europe et notamment un pays comme la France de partir d'une situation dramatique pour arriver à une situation où elle devenait excédentaire. Tous ces éléments positifs de la modernité, nous les connaissons. Mais il existe aussi la face sombre, liée aux phénomènes de chosifications, à différentes formes de déshumanisation, à la réduction de ce que l'on pourrait appeler l'ensemble des « métiers de pays », qui n'était d'ailleurs pas simplement dans la production agricole ou agroalimentaire. J'ai beaucoup travaillé, quand j'étais à la Cour des comptes et que j'ai conduit une mission sur une nouvelle approche de la richesse, sur la façon dont les systèmes comptables ont influé très concrètement l'évolution d'un certain nombre de professions. Et ça a été particulièrement vrai pour les métiers de pays. C'est-à-dire qu'à partir du moment où on a construit la comptabilité nationale avec le choix de valoriser les activités qui étaient sur le modèle de la production industrielle, on a retenu comme n'ayant de valeur économique que ce qui se rapprochait de ce type d'activité.

Et donc si on prenait l'ensemble des métiers de pays, les métiers écologiques ou de préservation de la nature étaient inconnus au bataillon de la comptabilité nationale. Toutes les ressources écologiques, non seulement étaient invisibles dans nos systèmes comptables, mais paradoxalement elles n'apparaissaient que si elles étaient en voie de destruction ou de pollution. Ce qu'il faut bien comprendre dans ce système comptable, c'est qu'un bien, à commencer par l'air et l'eau, s'il avait le malheur d'être abondant et gratuit, n'avait aucune valeur économique. En revanche, l'eau par exemple prenait de la valeur économique si, parce qu'elle était polluée, il fallait construire une usine d'assainissement ou implanter une usine d'eau minérale. Dans cette comptabilité nationale, tous les métiers de pays qui correspondaient à des fonctions écologiques ont été oubliés. Tous les métiers de pays qui correspondaient à ce que l'on appellerait en terme contemporain « de l'aménagement du territoire ou de la création de lien social » n'apparaissent nulle part. L'impact de cette modernité dans le domaine de l'agriculture, en parallèle des effets positifs en terme de production dans la révolution verte, conduit aussi à de la pollution des nappes phréatiques ou à la désertification des campagnes. Je ne détaille pas, parce ces sujets, en tant qu'étudiants en école d'agriculture et d'agroalimentaire, vous les connaissez infiniment mieux que moi. Mais la question continue de se poser : « *Comment on en sort par le haut ?* ». S'il s'agit simplement de dire « *on va revenir aux formes de la paysannerie des années d'entre deux guerres* » on voit bien qu'on va là aussi dans le mur. Donc, il nous faut être capables d'utiliser ce qu'il y a de fondamentalement positif dans la modernité, mais avec une capacité à écouter. Ecouter à la fois les humains, et notamment ceux qui à ce moment là ne sont pas simplement des agriculteurs mais des paysans, pleinement investis dans des métiers de pays, et d'écouter la nature elle-même. Des solutions existent et je vous reporte au livre de Bruno Parmentier : « *Nourrir l'humanité* »<sup>5</sup>. Quand vous prenez par exemple la question du rôle essentiel des vers de terre, on comprend mieux alors qu'il est nécessaire de respecter le sol. Un sol qui est vivant et pour lequel il est primordial de préserver cette vie souterraine et peu visible mais combien essentielle. On ne peut réaliser cette opération, que si on écoute aussi le meilleur des

savoirs traditionnels. Si on est dans la posture dominante qui est de dire : « *moi l'expert, je vais vous raconter comment on fait la révolution verte* », évidemment, on va complètement passer à côté de ces éléments. Je pense que l'on a conscience aujourd'hui qu'une grande partie du devenir de l'humanité, à la fois sur la question de la faim, mais aussi sur la question du nombre considérable de paysans dans le monde, est un des enjeux sociaux déterminant de l'humanité. Donc cette capacité à jouer le meilleur de la modernité tout en retrouvant le meilleur des savoirs traditionnels et du respect de la nature, c'est une direction tout à fait essentielle.

J'ai eu la chance personnellement de participer à une rencontre en Inde pour une alliance anticipatrice : *l'alliance pour un monde responsable et solidaire*. Elle était organisée autour de tours d'échanges sur le meilleur et sur le pire avec un panel d'humanité, pendant à peu près une semaine. Quelques exemples sur le tour d'échanges sur le meilleur : « *Qu'est-ce que vous trouvez de meilleur chez les autres ?* », « *Qu'est-ce que vous aimeriez bien adopter de chez eux ?* ». Ces simples questions ont permis par exemple à des européens, à des nord-américains, de dresser quelques constats du type : « *Nous avons perdu le rapport aux aînés comme il existe en Afrique. En Europe ou Amérique du Nord, nous avons des vieux. Des vieux considérés comme des charges. Alors que dans d'autres sociétés, c'est une chance d'avoir des aînés. C'est un signe de l'allongement de l'espérance de vie et une chance parce que la montée en mémoire, en expérience, en sagesse, en capacité de transmission, est une source positive pour une société. Voilà quelque chose qui nous serait bien utile de réapprendre* ». A l'occasion de ce premier tour d'échanges sur « *le meilleur* », nous sommes arrivés à une mosaïque, avec des aspects très différents, du meilleur de l'humanité. Et comme chacun avait été reconnu positivement dans ce qu'il avait de meilleur, il pouvait ensuite baisser la garde et aborder la question difficile qu'était la question « *du pire* ». Mais là la question qui était posée n'était pas « *Que trouvez-vous de pire chez les autres ?* » mais « *Qu'y a-t-il de pire chez vous, dans vos traditions, votre civilisation, dans votre société ?* ». Le fait d'avoir pu exprimer auparavant le meilleur de sa communauté, avec une reconnaissance positive de la part des participants, a permis, si je reste sur l'exemple africain, à des femmes africaines de dénoncer l'excision. Cela aurait eu un tout autre sens si c'était par exemple des hommes occidentaux qui

l'avaient fait, avec toujours le soupçon que c'était en même temps une bonne façon de faire passer en contrebande la conception occidentale du développement. Donc vous voyez que ce dialogue de civilisations, il peut être à la fois ouvert et exigeant. Et qu'on va retrouver un élément qui est en résonance avec ce que la première vague peut nous apprendre du bon usage des limites, mais du bon usage de limites articulé avec du mieux être, avec un art de vivre, avec une qualité de vie. C'est l'un des terrains forts sur lequel les sociétés de tradition ont des éléments à nous apprendre. Ainsi, lors du Forum social mondial de Belem, qui s'est tenu en Amazonie en janvier 2009, l'une des questions fortes remontée est venue des peuples indigènes. Il s'agissait de la question du bien vivre.

Il y a un véritable phénomène de résonance entre ces deux vagues même si la seconde vague est beaucoup plus longue et dont l'épaisseur historique est plus profonde.

### Des exemples réussis

On peut dire que toutes les grandes périodes de bifurcation dans l'histoire de l'humanité ont été caractérisées par des phénomènes où les aspects chaotiques régressifs, souvent guerriers, allaient de pair avec des aspects de renaissance, de créativité retrouvée. Avant même l'histoire humaine proprement dite, le processus même de l'homínisation est un processus de cette nature. On part de quelque chose qui est paradoxal. Dans l'univers du vivant et notamment celui des animaux, l'humain, à priori, a des tas de difficultés : il est moins gros, il court moins vite, il ne vole pas, il ne nage pas, etc. et paradoxalement, c'est malgré, et on pourrait presque dire grâce à cette situation de vulnérabilité du rameau homínien, que le chemin vers la conscience va se frayer. Il y a là une mutation qui est une mutation dans l'ordre biologique mais que l'on va retrouver ensuite dans l'histoire humaine avec d'autres mutations historiques.

Si je prends des grands moments comme la période de la Renaissance où l'on voit la fin de l'économie du salut et ses différentes manifestations pour laisser place à une logique d'émancipation. Nous sommes dans le meilleur de la modernité à une époque où on n'a pas encore vu ce qu'était le pire de cette modernité. Je prends un autre exemple, la naissance de l'amour courtois. Vous savez, la

relation des troubadours. Cette question d'un nouveau rapport amoureux, d'un rapport amoureux pacifié, par rapport aux logiques qui étaient souvent des logiques de domination dans les rapports hommes/femmes ou des logiques de conquête sexuelle. A quel moment l'amour courtois va-t-il naître ? Au cœur des guerres de religions. Comme une alternative de vie aux guerres de religion.

Freud, dans « *Malaise dans la culture* »<sup>6</sup>, pour faire face aux logiques mortifères, fait ainsi un appel à l'*éros*, comme force de vie. Tout un symbole dans ces périodes critiques de l'histoire de l'humanité, de voir la force de vie réapparaître. Mais cette force de vie se retrouve aussi après ce formidable désastre humain, matériel, moral et spirituel, que représente la seconde guerre mondiale. Le mot « apocalypse », qui a été choisi comme titre d'une émission de télévision sur la seconde guerre mondiale, on en a complètement déformé son sens. Apocalypse ça ne veut pas dire du tout : destruction, catastrophe généralisée, fin du monde... Apocalypse, à l'origine en grec, signifie : révélation. C'est dans les grands moments historiques que l'enjeu de l'essentiel apparaît pour des sociétés humaines. La grande affaire c'est comment on repère les potentialités créatrices dans ces moments-là. Dans le sens originel du terme, et non pas au sens catastrophique, l'humanité est en train de vivre une période apocalyptique au sens d'une période où elle doit se révéler à elle-même sur l'essentiel. Et les trois questions : « *Qu'allons nous faire de notre planète ?* », « *Qu'allons-nous faire de notre espèce ?* » et « *Qu'allons-nous faire de notre vie ?* » sont par excellence des questions fondamentales qui apparaissent. Si nous n'y répondons pas ou si nous y répondons de façon régressive, on risque la sortie de route. Mais inversement, si on les prend pleinement en charge et qu'on cherche à y répondre positivement, grâce à de l'intelligence collective, pas seulement mentale mais aussi avec de l'intelligence du cœur, le saut qualitatif positif est possible.

### **De l'économie du salut au salut par l'économie**

Comme toujours quand il y a une grande bifurcation historique. C'est intéressant de repérer ce moment, ce basculement où l'on est passé de la chrétienté, qui était le mode de grande civilisation

6 Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*, PUF Quadrige

du Moyen Age dans nos sociétés occidentales, appelée économie du salut, à un nouveau mode, le salut par l'économie. Dans cette bifurcation historique, il y a des choses très intéressantes qui peuvent nous servir, y compris pour vivre notre mutation actuelle. Je prends deux exemples sur lesquels j'ai été amené à travailler quand j'ai conduit, à l'époque où j'étais à la Cour des comptes, une mission sur une nouvelle approche de la richesse auprès du Secrétariat d'état à l'Economie solidaire.

Premier exemple : dans l'économie du salut, quelle était la question la plus importante ? Justement le salut. Celui qui permettait d'éviter la damnation éternelle. Avant l'invention du purgatoire qui n'intervient qu'à partir du XI-XII<sup>e</sup> siècle, ce que rappelle très bien l'historien Jacques Le Goff, vous aviez des sociétés qui étaient bâties autour de trois caractéristiques majeures. Premièrement la durée de vie sur terre était brève et difficile. Deuxièmement tout le monde croyait dur comme fer à un au-delà. Et troisièmement, cet au-delà était structuré de façon binaire : enfer ou paradis. Résultat, la seule grande question qui valait dans l'ici-bas, c'était « *comment on préparait l'au-delà et comment on évitait la damnation éternelle dans l'au-delà ?* ». De quoi avait-on besoin pour s'engager dans cette direction ? D'indicateurs. Et un système qui comprend des indicateurs organisés, ça s'appelle une comptabilité. On vivait ainsi, avec une comptabilité du salut. Et qu'est-ce qu'il y avait dans la comptabilité du salut ? Deux colonnes qui ont donné naissance à nos comptabilités actuelles. Vous aviez d'un côté la colonne des pertes, composées essentiellement des péchés. Parce que le péché était la perte de substance même de vie et notamment de vie éternelle avec une gradation très intéressante dans la gravité des péchés. Et puis dans l'autre colonne, la colonne positive, vous aviez les bénéfiques. Parce que « *benefacio* », en latin, ça veut dire « faire le bien ». Les bienfaits en quelque sorte. Dans la colonne des pertes/péchés, il est intéressant de voir, surtout à notre époque où les ravages de la spéculation financière ont fait quelques dégâts majeurs, que dans la gradation des péchés, les plus graves, les plus mortels comme on disait, ce n'était pas l'adultère, ce n'était pas la luxure, ce n'était même pas le meurtre, c'était le prêt à intérêt. Et pourquoi ? Parce que le prêt à intérêt représentait le blasphème

suprême. L'idée que l'argent puisse produire dans le temps, c'était prétendre que l'argent était égal vis-à-vis de Dieu. Or, seul Dieu est créateur dans le temps. Les usuriers qui voulaient éviter la damnation éternelle, devaient rendre la partie de biens qui correspondaient à un abus, qui était toute la partie de la fortune qui résultait non pas des services qu'ils avaient rendus, mais de la capacité à travers les intérêts composés de l'argent à faire des petits. En termes modernes, l'usurier avait le droit de garder et de transmettre par héritage à sa famille la partie d'argent qu'il avait gagné correspondant à un service réel, effectif, soit le produit de l'intermédiation financière. Mais toute la partie qui résultait du fait que grâce aux intérêts composés, l'argent avait fait des petits au cours du temps, il devait le rendre pour éviter la damnation éternelle.

La question de la comptabilité du salut n'est pas sans intérêt à une époque où des travaux de réflexion sont en cours. Les réponses données par le groupe de travail commandé par le président de la République et présidé par le Prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz<sup>7</sup> vont dans le même sens : nos indicateurs, nos systèmes comptables sont, je l'ai montré, aujourd'hui inadaptés.

Nous sommes donc de nouveau confrontés à un vrai problème de comptabilité. Notre nouvelle comptabilité face aux défis cruciaux de l'humanité, par rapport à ces nouveaux risques, qui ne sont pas des risques de damnation dans la vie éternelle, mais qui sont des risques de pertes de l'humanité dans son rapport à elle-même, de la capacité qu'à l'humanité éventuellement de se louper, soit en détruisant sa niche écologique, soit en se détruisant elle-même. Le problème des armes de destruction massive est encore plus préoccupant aujourd'hui qu'il ne l'était à l'époque de la guerre froide, du fait de leurs proliférations.

Tous ces éléments nous incitent à penser que nous avons besoin d'autres indicateurs, d'autres systèmes comptables, pour savoir dans quelle direction nous allons. Nous avons besoin de seuils d'alerte, sur notamment les seuils d'insoutenabilité avec les risques

7 Joseph Stiglitz, ancien économiste en chef de la Banque Mondiale, et actuellement très critique sur cette institution, prix Nobel d'économie, dirige pour le président Sarkozy une « Commission sur la mesure des performances économiques et du progrès social », qui regroupe entre autres 4 autres prix Nobel, dont Amartya Sen.

écologiques encourus, les risques sur la pénurie des matières premières, les risques alimentaires majeurs... D'autre part, il nous est important aussi de connaître la façon dont nous progressons dans les directions que nous nous sommes fixées. Par exemple, les directions d'un développement humain réellement soutenable. C'est une notion qui mériterait d'être intégré dans notre système comptable.

### La monnaie du salut

Autre point très intéressant dans l'économie du salut : à côté de la comptabilité du salut, il y a la monnaie de salut. Et la monnaie de salut, c'était les indulgences. Le scandale des indulgences a d'ailleurs été à la racine de la réforme protestante. Les indulgences représentaient justement une monnaie qui permettait, par rapport à cette question du salut, de monnayer son rapport à son devenir dans l'au-delà. Et notamment de racheter des péchés. Alors tant que ce rachat était fait par des bienfaits, par le fait de faire le bien, tout se passait très bien dans ce système de compensations. A partir du moment où l'on a assisté à une marchandisation des indulgences, le dérapage est arrivé. A cette époque déjà, la papauté avait de gros besoins financiers. Elle eut l'idée de vouloir remplir ses caisses. Mais la solution trouvée, a été d'aller marchander les indulgences. Enorme scandale éthique, religieux et spirituel. Et c'est dans cette fracture que naîtra la réforme protestante.

Et ne voyez-vous pas de similitudes avec notre situation contemporaine vis-à-vis de ce problème de trafic d'indulgences ? Cela ne vous dit rien les nouveaux rachats de péchés, à un moment où notre premier ministre cherche aussi à renflouer les caisses de l'Etat ? Qu'est-ce qu'un permis d'émissions ? Et le green washing ? Et l'entreprise éthique ? A chaque fois qu'il s'agit simplement d'exprimer sur le plan publicitaire des situations qui permettent de faire oublier une réalité aux antipodes de ce que la communication présente, on peut considérer que c'est un nouveau trafic d'indulgences. Qu'il s'agisse de la nouvelle question de la comptabilité de salut ou de la monnaie de salut, au moment même où nous sortons du cycle historique du salut par l'économie, il est intéressant de repenser ces questions et façons de faire. Car cette nouvelle monnaie frelatée, sommairement repeinte

en vert, menant vers un salut qui n'a plus court, l'ancienne pensée unique économique, ne peut guère nous mener loin ; il vaut mieux réfléchir aux conditions du nouveau salut !

## Changer trois fois d'R

Abordons donc cette troisième grande vague. Elle se situe à la convergence de trois mutations considérables qui déclenchent trois questions radicales, chacune représentant un véritable rendez-vous pour l'humanité avec elle-même et son devenir. Pour des raisons à la fois pédagogiques et, en jouant volontairement sur la sonorité des termes en français, je dirais que ces trois mutations correspondent à trois changements d'« R ». En entendant le mot R, à la fois dans son sens « air », donc le défi écologique, dans son sens de changement de rapport au territoire, « aire », mais aussi le changement d'« ère » comme changement d'époque historique.

### Le changement d'air : le défi écologique

Le changement d'air dans le défi écologique débouche sur une question qui est tout à fait radicale : « Qu'allons-nous faire de notre planète ? ». Comme je l'ai déjà développé, je ne reprendrai pour mémoire que ces deux notions : le dérèglement climatique actuel est en bonne part à cause humaine et il s'accélère considérablement avec notre féroce boulimie de carbone ; nous risquons de le payer très cher<sup>8</sup>. Et c'est bien nous, directement et indirectement via le changement climatique, qui mettons en péril la biodiversité de notre planète jour après jour. On voit bien, puisque nous sommes dans une école d'Agriculture, que ces deux évolutions risquent d'obérer fortement notre capacité à nous nourrir tous et bien au XXI<sup>e</sup> siècle.

### Le changement d'aire : le rapport à notre territoire

Le changement d'aire dans nos rapports aux territoires est d'abord marqué par l'émergence du territoire mondial, avec ce fameux débat sur la mondialisation. La façon la plus positive de considérer la

8 Voir la leçon inaugurale de Geneviève Ferone en 2008, *Relier ensemble les défis écologiques de la planète*

mondialisation, c'est de l'aborder sous l'angle de la mondialité. Au lieu d'être simplement dans une projection de la conception de la modernité occidentale, on est dans la construction d'une mondialité commune à l'ensemble des sociétés humaines. Chacune peut dialoguer avec les autres. Théoriquement bien entendu, car encore faut-il pouvoir être « connecté », et parler une langue commune, car actuellement la langue la plus commune, l'anglais, est précisément celle qui tente de véhiculer notre modernité à nous, notre pensée unique à nous...

Le changement d'aire, c'est aussi la naissance de ces nouveaux territoires, que sont, par exemple, les territoires virtuels et qui font que, à travers des technologies de communication, nous pouvons être aussi proches et parfois plus proches de personnes qui vivent à dix mille kilomètres de chez nous que de nos propres voisins. Il y a quelque chose de bouleversant aussi dans le changement d'aire comme changement de rapports aux territoires.

Mais c'est également le renouveau des concepts de terroirs, de territoires, de racines culturelles ; quel que soit le lieu physique où l'on se trouve, on peut amener son territoire de référence avec soi. Et on crée chaque jour de nouvelles solidarités locales, de nouveaux objets transitionnels et symboliques de cette territorialité, à commencer par la nourriture, à laquelle vous êtes très sensibles dans une école d'agriculture, tous ces produits qui nourrissent l'âme en même temps que le corps et nous relie à une aire choisie librement, dans laquelle nous plongeons nos racines : vins, fromages, fruits, etc.

### **Le changement d'ère : le changement d'époque historique**

Le changement d'ère correspond à un changement d'époque historique qui nous fait entrer non seulement dans la mutation informationnelle, dans ce qu'on a appelé un moment la révolution de l'intelligence, mais aussi dans la révolution du vivant et du vivant humain. C'est-à-dire un changement d'époque historique beaucoup plus long encore, puisque le dernier changement de cette nature c'était le passage du paléolithique au néolithique. A cette époque, nous étions passés d'une situation où nous étions dans un rapport

de soumission au vivant naturel, à une situation de transformation et de production du vivant naturel, grâce notamment à l'invention de l'agriculture. Aujourd'hui ce n'est plus simplement le vivant naturel mais le vivant humain qui se joue, la capacité qu'est en train d'acquérir l'humanité d'intervenir sur sa propre espèce, de la faire muter. Nous sommes en présence d'un phénomène où les bouleversements sont potentiellement considérables. Par exemple, le passage de la chasse ou de la cueillette des fruits naturels de la nature au nouveau monde de l'agriculture et l'élevage. Avec l'entrée dans la révolution du vivant, et notamment tous les enjeux du génie génétique, c'est la capacité de l'humanité à sortir de la soumission au vivant naturel humain pour intervenir sur la capacité de transformation du vivant naturel humain lui-même. Avec les aspects positifs que ça peut recéler, notamment du côté thérapeutique, mais aussi les aspects potentiellement dramatiques et régressifs qui posent des problèmes éthiques considérables. La possibilité du clonage n'est que la face la plus visible, mais la possibilité par exemple de fabriquer des chimères à partir du génie génétique cause aussi beaucoup d'interrogations. Surtout, comme le rappelait Rabelais, si nous ne savons pas allier une qualité de conscience avec une qualité de science. De la même façon que le changement d'air, en tant que défi écologique, conduit à la question radicale : « *Qu'allons-nous faire de notre planète ?* », la question majeure du changement d'ère lié à la révolution du vivant est « *Qu'allons-nous faire de notre espèce ?* ».

Nous sommes dans une situation où l'humanité doit sortir de l'âge de pierre. Je rappelle que *lithos* en grec, c'est la pierre. Lorsque l'on parle du paléolithique, l'ancienne pierre ou du néolithique, la nouvelle pierre, c'est toujours de l'âge de pierre dont il s'agit. A l'époque du paléolithique, on utilisait la pierre taillée comme outil premier du travail ou de la chasse. Le néolithique correspond à l'âge de l'entrée dans la sédentarité et dans l'âge de l'agriculture en lieu et place au nomadisme.

D'une certaine façon, l'un des grands défis de l'humanité est de sortir de l'âge de pierre. Et pour sortir de l'âge de pierre, il faut travailler sur ce rapport déséquilibré que l'on appelle à tort « *sapiens*

*sapiens* »<sup>9</sup>. Vous savez classiquement que nous sommes de la famille des *sapiens sapiens*. Le philosophe et sociologue français Edgar Morin avait dit un jour dans une provocation à la fois humoristique et sérieuse : « *On ferait mieux à propos de notre famille humaine, de parler de sapiens demens plutôt que de sapiens sapiens, parce que certes nous sommes des sachants, mais nous sommes loin d'être des sages* ». Et la plupart du temps on est même plutôt dingue. Et c'est parce qu'il y a de la démente dans l'espèce humaine que vous pouvez avoir, grâce à l'explosion de nos savoirs, la capacité de comprendre la structure de l'atome, mais aussi de fabriquer des armes nucléaires. Mais si nous sommes « demens », ce n'est pas avec les mêmes conséquences pour l'humanité que d'exprimer nos émotions déséquilibrées avec un gourdin que de l'exprimer par des armes nucléaires.

Ce grand défi de l'humanité qui terminait ce que j'appelle la troisième grande vague, c'est « *Comment effectivement cette famille de sapiens demens que nous sommes encore largement, se donne-t-elle les moyens de devenir pour de bon sapiens sapiens ?* » A défaut d'être une origine, est-ce que *sapiens sapiens* ne pourrait-il pas être un projet d'avenir ?

## Qu'allons-nous faire de notre vie ?

### Etre le chargé de projet de sa propre vie

Que faisons-nous de notre propre vie ? Avec les deux questions précédentes : qu'allons nous faire de notre planète et qu'allons nous faire de notre vie, voici la troisième question radicale. Cette question nous renvoie à un problème absolument critique qui est la capacité de l'humanité à réussir son rendez-vous avec elle-même. Elle nous lie à l'une des conséquences de la révolution de l'intelligence et du vivant. Elle bouleverse les mutations du travail, les civilisations construites traditionnellement sur le travail, pour poser la question non plus seulement du « *Que faisons-nous dans la vie ?* » qui reste le

9 L'homme doublement sage, *sapiens sapiens*, est appelé comme cela depuis la classification de Linné en 1758. Il se distingue des autres hominidés par sa bipédie, son cerveau plus volumineux et son système pileux moins développé, mais aussi et surtout par la complexité de ses relations sociales, l'utilisation d'un langage complexe transmis par apprentissage, la maîtrise du feu, la faculté de fabriquer des outils, son aptitude à l'abstraction, l'inspection et l'art, et sa faculté d'intervention sur l'écosystème (source : Wikipedia).

sésame habituel de nos sociétés, mais pour poser de plus en plus la question « *Qu'allons-nous faire de notre vie ?* ». Cette interrogation, au sens le plus fort du terme, nous amène à nous interroger sur la vocation, la question du métier et la question de la profession. Trois termes qui ne sont pas réductibles.

Quelques informations additionnelles à la question du travail, du job et de l'emploi avant de revenir à ce rendez-vous critique de l'humanité avec elle-même à travers le passage du « sapiens demens » au « sapiens sapiens ». Quand vous prenez le mot métier, il est construit par le compagnonnage à partir de deux mots latins : *ministerium*, le ministère, qui signifie « le service ». J'avais eu une fois l'occasion dans un colloque avec un ministre de dire : « *le mot ministre, ça veut dire service et ça vient de la racine latine minus* ». Et comme heureusement c'était un ministre qui avait de l'humour, Claude Bartolone, et qu'il accueillait un autre ministre qui était à l'époque Daniel Vaillant, ministre de l'Intérieur, il l'avait accueilli en ces termes : « *Patrick Viveret vient de nous expliquer que ministre vient de minus, cela nous explique bien des choses sur nos difficultés actuelles !* ». Un métier est donc un ministère au sens de service et c'est un ministère mystérieux, *mysterium*. Que l'on soit dans le rapport à la nature, dans la transformation de la nature, c'est à dire dans les métiers manuels, ou que l'on soit dans le rapport à autrui dans les métiers relationnels, c'est toujours un accès au mystère de l'univers et de l'altérité qui est en cause. Le mot « métier » est un mot très fort, qui n'a rien à voir avec un mot aussi pauvre que « boulot ». C'est un mot qui renvoie à un autre terme qui a gardé son même sens encore aujourd'hui, c'est le mot « vocation ».

Quand on parle de vocation, on est bien sur l'axe de projet de vie et c'est le même mot qui est à l'origine de profession avant sa réduction techniciste. Parce qu'aujourd'hui quand on dit qu'on va professionnaliser un milieu, cela signifie tout simplement que l'on va serrer des boulons par ci, standardiser par là, ou encore techniciser. Mais *professare*, c'est la même racine que prophétie et il est nécessaire d'être habité par ce que l'on professe, toujours sur ce registre du projet de vie, pour répondre à la question : « *Qu'allons-nous faire de notre vie* » et non pas simplement : « *Qu'allons-nous faire dans la*

vie ». Cette question n'est pas simplement de nature culturelle ou civilisationnelle, elle est de nature économique. Si par exemple on continue à raisonner simplement dans les catégories classiques de job ou d'emploi, nous allons nous aussi rapidement raisonner au niveau des BRIC : le Brésil, la Russie, l'Inde et la Chine ont à eux seuls les moyens d'être à la fois l'atelier du monde, le bureau du monde et l'usine du monde. Si notre raisonnement se limite à l'idée que l'emploi est une offre d'entreprises et qu'elle est corrélée au degré d'employabilité, nous irons de plus en plus vers des formes de chômage de masse mondial, avec tous les effets dramatiques que cela peut entraîner. Il y a un moment où il faut prendre le problème par l'autre bout. Celui du métier au sens fort du terme et qui consiste à dire que tout être humain a au moins un métier de base, un métier matriciel dont les autres dépendent. Ce métier matriciel porte un nom : c'est un métier de chargé de projet. Chargé de projet de sa propre vie. Et c'est tout l'intérêt de la société que ce métier soit détecté et ensuite exercé dans de bonnes conditions. Parce qu'un être humain qui n'arrive pas à prendre en charge sa propre vie, non seulement, il se détruit lui-même, mais les dégâts collatéraux de la non prise en charge de son propre projet de vie finissent par coûter très cher à la société.

## Il nous faut devenir des sapiens-sapiens

Je reviens à mon histoire de « *sapiens demens* » et de « *sapiens sapiens* ». Le *demens* se caractérise justement par la démesure déjà évoquée précédemment. Et le grand problème de l'humanité c'est que la plupart des difficultés qu'elle rencontre sont des dégâts collatéraux de sa partie *demens*. Nous sommes des sachants, mais des sachants délirants, des sachants déséquilibrés. Le résultat est bien connu des neurologues. Emotionnellement parlant, notre cerveau limbique, siège de nos émotions, n'a pas fondamentalement changé depuis l'époque de l'homme de Néandertal<sup>10</sup>. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, dans certaines visions tragiques du devenir de l'humanité, l'hypothèse que, arrivé à un certain degré de développement technologique et scientifique, si la maturité émotionnelle n'a pas été de pair

10 Néandertal « vallée de l'homme nouveau » est une petite vallée allemande où on a trouvé en 1856 les premiers ossements de ce qu'on a appelé homo sapiens. Par assimilation, on parle d'Homme de Néandertal.

avec le développement technique et scientifique, ce type d'espèces a tendance à s'autodétruire. Nous ne pouvons éloigner la plus terrible menace qui pèse à terme sur l'humanité, sa propre autodestruction, que si nous faisons monter le niveau de conscience au niveau de celui de la science. Cette question est plus actuelle que jamais.

L'humanité ne peut réussir les rendez-vous critiques avec elle-même que si elle ne se contente pas d'être sachante au niveau d'une formidable capacité de développement et d'intercommunication des savoirs avec ce que cela entraîne notamment sur le plan des progrès techniques et scientifiques. Mais elle doit aussi être capable de construire des éléments de sagesse. Il faut alors aller travailler sur ce qui est le plus difficile dans notre humanité même. Car lorsque l'on évoque l'humanité, on doit penser : « *nous sommes des animaux, mais des animaux conscients* ». Analysons chacune de ces caractéristiques. Nous sommes des animaux certes, mais des animaux qui naissons dans un état d'immaturation et de vulnérabilité qu'aucun autre animal ne connaît. Aucun autre mammifère, par exemple, ne va mettre autant de temps que nous à atteindre sa capacité d'autonomie. Le généticien et biologiste Albert Jacquard dit souvent « *le compromis qu'a trouvé l'évolution pour nous faire naître avec notre grosse tête et notre gros cerveau sans que le bassin des femmes soit considérablement élargi, c'est de nous faire naître avant terme* ». Même quand nous naissons à neuf mois, en réalité nous naissons avant terme. Car nous sommes des prématurés physiques, mais nous sommes aussi des prématurés psychiques. Le petit humain qui va naître, il est dans un état de dépendance totale à l'égard de son environnement. D'abord à l'égard de sa propre mère. La première forme de réponse à cette vulnérabilité va être ce que les grecs ont appelé la « *porneia* ». La *porneia* on en connaît le sens classique de fornication, qui donnera d'ailleurs naissance à la pornographie. Mais il est intéressant de lui découvrir un autre sens dans la gradation des définitions de l'amour chez les grecs, qui est selon le théologien orthodoxe Jean-Yves Leloup<sup>11</sup> une sorte d'amour glouton d'amour absorption celui qu'exprime dans sa dépendance le nourrisson. Dans les deux cas c'est le refus de l'altérité qui caractérise la *porneia* que l'autre soit réduit au statut d'objet sexuel

11 *Qui aime quand je t'aime ?*, Jean-Yves Leloup écrit avec Catherine Bensaid, Albin Michel, 2005

ou qu'il soit « absorbé ». L'altérité apparaît par contre avec l'*Eros*, la *Storgê*, amour tendresse, la *Philia* qui renvoie à l'amitié et puis une forme d'amour supérieure qu'on appelle l'*Agapê* qui est une capacité de qualité relationnelle telle que l'on est dans le don inconditionnel. Mais le premier niveau qui nous intéresse, c'est alors l'équivalent de la fusion acquisition ! C'est « *je suis dans un rapport de fusion et d'absorption par rapport à l'être dont je suis dépendant et que du coup je rends dépendant de moi* ». Tant qu'on est un nourrisson, ce n'est pas gênant d'être au niveau de la *porneia*. Quand on devient un adulte, le fait de rester scotché au stade de la *porneia* pose beaucoup de problèmes. Parce que toutes les formes possessives, toutes les formes qui font considérer qu'autrui est ma propriété et qui par conséquent font que je ne vais pas pleinement reconnaître l'existence et l'altérité de l'autre, vont produire des dégâts considérables et vont, pour reprendre une autre expression d'Edgar Morin, faire que je vais rester sur le logiciel qu'il appelle « ego compétitif » plutôt que de passer au logiciel « alter coopératif ». Nous sommes bien des animaux, mais des animaux particuliers, vulnérables psychiquement et physiquement, particulièrement dans les premiers temps de notre vie. Nous devons penser l'humanité comme un chemin capable de grandir pour sortir de cette vulnérabilité et passer d'un amour glouton, d'un amour possession à une capacité de reconnaissance d'autrui, pour exister pleinement, moi-même, sans nier l'existence d'autrui. C'est un premier défi colossal qui nous mènera sur le passage du demens au sapiens.

Deuxième élément de cette définition, nous sommes des animaux conscients. Conscients, signifie d'abord dans notre espèce : conscients de notre finitude. Le moment où les paléontologues datent l'entrée dans notre famille proprement dite, c'est le moment où on découvre les tombes. C'est quand émerge la conscience de la mort, qu'on peut dire que l'on est vraiment dans notre famille, une famille à nous. Deuxièmement, qu'est ce qui crée la conscience ? De la séparation. La conscience, on peut la considérer comme un cadeau phénoménal si on est dans une perspective croyante. On va parler de puissance transcendante. Si on est dans une perspective agnostique, on va dire que c'est un cadeau que la nature se fait à elle-même. Mais le cadeau peut devenir très vite empoisonné. Parce

que la conscience, elle crée une distance, par rapport à l'univers et à la nature, une distance par rapport à autrui. Je me mets à exister comme être radicalement singulier, distinct les uns des autres et je me distance aussi par rapport à moi-même. Je rentre dans une espèce de dialogue avec moi-même. Si le dialogue est pacifié, c'est une très bonne nouvelle. Si je suis moi-même dans le mal être et dans le mal de vivre, le dialogue peut être un dialogue extrêmement guerrier. Il amplifie la source du mal être, non seulement pour moi, mais pour mes relations avec autrui.

### Le défi égologique précède le défi écologique

Imaginez que par un coup de baguette magique, nous ayons la possibilité de doter une bouteille plastique d'eau de la conscience ! Qu'est-ce qui se passerait ? Elle serait là en train de se dire « *D'où viens-je ? Où vais-je ? Y a-t-il d'autres bouteilles dans la salle ? Suis-je la plus belle ?* ». C'est la construction de l'ego. Cette séparation de l'ego, que l'on pourrait appeler le défi « égologique », est beaucoup plus difficile encore à traiter que le défi écologique. Et on peut dire que nombre de dégâts écologiques viennent de ce défi égologique. La conscience est capable de créer cette séparation. Alors comment va-t-on en faire un bon usage de ce cadeau extraordinaire qui permet à l'humanité de transformer du soleil en conscience. Parce que fondamentalement, toutes les formes d'énergies que nous utilisons, y compris les énergies fossiles, sont au départ de l'énergie solaire. Et notre société utilise cette énergie pour vivre, et au final pour penser. Nous avons donc cette faculté inouïe de « transformer du soleil en conscience ». Mais pour exercer pleinement cette faculté, il faut que nous soyons capables de sortir de cet état de possession et de séparation, où la conscience nous place pour construire un rapport positif et pacifié vis-à-vis de la nature, d'autrui et de nous-mêmes. Et comme le disent toutes les traditions de sagesse, la qualité de notre rapport à autrui est directement dépendante de la qualité de notre rapport à nous-mêmes. Le fameux « *aime ton prochain comme toi-même* » est un élément que vous retrouvez dans toutes les sagesse du monde.

## De l'hominisation à l'humanisation

Nous allons maintenant tenter de rassembler ces trois grandes vagues : *la vague du rapport démesure/mal être* qui nous conduit positivement à travailler sur la piste de la sobriété heureuse comme une articulation entre l'acceptation des limites et la question de la qualité d'art de vivre et de mieux-être. La seconde : « *Comment sortons-nous par le haut de la modernité ?* » avec l'exigence d'un dialogue de civilisation ouvert et exigeant ou là encore la question du bien vivre va être centrale. Et la troisième : *la sortie de l'âge de pierre de l'humanité pour entrer dans un âge qui est l'âge du cœur*, c'est-à-dire l'âge où la capacité de notre intelligence mentale se nourrit en même temps de ce que les traditions de sagesse ont appelé l'intelligence sensible, savant mélange de l'intelligence du corps et l'intelligence du cœur.

A cet instant, nous voyons bien que la question de la sagesse n'est pas simplement une question personnelle et privée. Elle devient une question éminemment collective, structurelle. On peut même dire une question politique. Devenir sapiens sapiens, qui à l'évidence n'était pas originel, devient à ce moment-là notre projet. Et les défis colossaux auxquels est confrontée l'humanité, et pour lesquels la crise n'est que la loupe grossissante, correspondent à des mutations beaucoup plus profondes et beaucoup plus lointaines. Ces enjeux existentiels sont aussi l'occasion, comme dans toutes les grandes périodes critiques de l'histoire humaine, d'être à la fois des situations de risques, mais aussi des situations de renaissance. Et du côté de la renaissance, la question n'est plus seulement comme dans l'évolution historique et biologique, d'être du côté de l'hominisation, la question devient d'être du côté de l'humanisation. « *Comment grandir en humanité ?* » pour reprendre le cœur d'une rencontre internationale régulière qui s'appelle « *Dialogues en humanité* »<sup>12</sup>. C'est ma vision du bon usage de la fin d'un monde : cette capacité pour l'humanité de construire les éléments d'un saut qualitatif dans sa propre histoire.

Le rôle de l'éducation dans cette vision est très intéressant. Quand j'avais fait la mission sur la richesse, je m'étais rendu compte que

12 Rencontres annuelles à Lyon, qui se présentent comme un Forum global sur la question humaine : <http://dialoguesenhumanite.free.fr/>

l'un des éléments de blocage de notre imaginaire ne venait pas simplement des chiffres qui nous enfermaient, mais des mots eux-mêmes. Nous devons nous donner le droit de revisiter les mots, de nous les réapproprier. Le mot éducation en est un parfait exemple. Il nous faut le revisiter dans son sens radical et ne pas réduire l'éducation à la formation. *Ex-ducere* en latin, signifie « *conduire au dehors* ». C'est presque le contraire de la formation d'aujourd'hui. C'est construire les éléments pour un individu ou pour un groupe qui vont lui permettre d'accéder à l'autonomie. L'autonomie étant elle-même à l'origine de son projet de vie. Une véritable éducation, pour reprendre une phrase de la philosophe Simone Weil : « *Elever un être humain, c'est l'élever à ses propres yeux* ». Le rôle de l'éducation c'est précisément de préparer des êtres humains à se poser cette question fondamentale : « *Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ?* » et pas simplement « *Qu'est-ce que je vais faire dans la vie ?* ». Cette question éducative se retrouvera à tous les moments de bifurcation, lorsque nous sommes amenés à choisir, et à choisir en référence à des questions qui sont absolument essentielles sur le rapport au sens même de notre vie, au sens de notre relation avec autrui. Le cœur du processus éducatif s'appuie sur nouvelle forme d'éducation plus populaire. Au sens par exemple des mouvements d'éducation populaire, tels que les mouvements de jeunesse agricole. Cet axe éducatif ne peut se réduire à un axe de formation, d'adaptation à de futurs jobs ou à de futures techniques qui en plus, compte tenu de la rapidité de leur évolution, ont toutes les chances d'avoir été complètement transformées entre le moment où on avait créé les formations et le moment où on en sort pour de bon. Je crois tout à fait nécessaire de profiter de cette tension dynamique pour revisiter le plein sens du terme éducation.



## Deuxième leçon

# Vers une sobriété heureuse

## Pourquoi une sobriété heureuse ?

C'est dans ce contexte de crise, qu'un enjeu bien plus important et considérable se joue. Lequel ? Celui que Pierre Rabhi a appelé « la sobriété heureuse ». Et si le mot sobriété ne vous plait pas, vous pouvez en choisir un autre tel que simplicité, frugalité, ou un synonyme plus personnel. Ce qui est intéressant dans la notion de sobriété, c'est l'idée qu'il faut accepter un certain nombre de limites. Et pourquoi l'acceptation des limites est un enjeu essentiel dans la période historique que nous vivons ? Pourquoi cette acceptation des limites doit aller de pair avec un travail sur une qualité de vie ? voire une qualité d'être supérieur ?

### L'acceptation des limites de la crise

Pour entrer dans ce problème, il faut déjà rappeler ce qui est commun aux différentes facettes de la crise, ce qui est présent aussi bien dans ses dimensions écologique, sociale, alimentaire, géopolitique, financière, etc. C'est un couple formé par la démesure et par le mal être (*cf. première leçon*). Nous avons donc d'un côté la démesure, qui est au cœur des différentes facettes de la crise et c'est bien pour cette raison que la crise, comme on dit, est systémique. Et qu'on ne peut pas traiter la crise en morceaux en disant par exemple, on va traiter la crise financière et puis on verra demain pour s'occuper des questions écologiques et puis ensuite des questions sociales. Parce qu'à chaque fois que l'on fait ça, on agit comme une fuite en avant

sur un terrain que nous ne maîtrisons plus. Par exemple, d'un coup de baguette magique, on a trouvé des milliers et de milliers de dollars pour sauver le système financier mondial. Mais d'un autre côté, en particulier sur toutes les questions sociales, d'éducation, de santé, etc., on continue à nous dire que les caisses sont vides. Donc le fait de découpler les différentes facettes de la crise rend impossible une réponse systémique à cette crise, elle-même systémique. La question de la démesure, et derrière, bien souvent celle du mal être, du mal de vivre et de la maltraitance mérite d'être traitée. Parce que la démesure n'est elle-même que la forme compensatrice de situations de déséquilibre qui trouvent leurs racines dans le mal être et dans le mal de vivre.

Quand on a compris ces mécanismes, et quand on a compris qu'au cœur du caractère systémique de la crise, il y a ce couple formé par la démesure et le mal de vivre, on accepte plus facilement qu'il faille trouver le couple positif. Celui-ci est formé d'un côté par l'acceptation des limites, la sobriété, la simplicité, la frugalité... mais articulée autour du mieux être. C'est l'exemple type du toxicomane auquel on proposerait une cure de sevrage. S'il n'a pas d'espoir positif au terme de sa cure, il préfère encore rester avec sa toxicomanie. Et du même coup, se pose la question de la qualité de vie, la question de la qualité d'être, la question de ce qui à ce moment là n'est plus simplement une question individuelle mais devient pleinement une question sociétale : « *Comment construit-on des économies et des politiques du mieux être ?* ». Question précisément posée par le rapport de la commission Stieglitz. Nous sommes en plein dans l'actualité.

Nous devons garder à l'esprit la notion d'équilibre. L'équilibre entre la démesure et les limites. Cela va de pair avec un travail sur la qualité de vie et sur la qualité d'être. Elles représentent toutes deux, non seulement un enjeu personnel pour chacune de nos propres vies, mais aussi un enjeu collectif et sociétal. Il faut alors s'interroger sur cette question centrale : « *Comment sort-on du couple excitation/dépression pour construire un autre couple qui est celui-là même de la joie de vivre : le couple intensité/sérénité ?* ».

## L'omniprésence du couple excitation/dépression

Regardons d'abord en quoi le couple excitation/dépression est central dans les logiques économiques, politiques, médiatiques, au cœur de la crise actuelle. La façon dont les collectivités humaines cherchent désespérément à se procurer de l'énergie, c'est le plus souvent sur le couple intensité/sérénité. Je suis dans l'excitation. Cette excitation finit par générer à terme un déséquilibre qui se traduit par une dépression et cette dépression elle-même est compensée ensuite par une nouvelle recherche de l'excitation.

Autre cas, autre problème : celui des médias. L'essentiel du problème des médias tient au principe qu'au lieu d'être pleinement dans le métier de journaliste d'information, de pourvoyeur d'éducation au sens de la qualité d'information, les médias se conditionnent le plus souvent sur le couple excitation/dépression. C'est le fameux théorème de l'ancien patron de TFI, Patrick Le Lay qui avait déclaré, pour résumer son métier à la tête de la plus grande chaîne de télévision française : « *Notre métier est de vendre du temps de cerveaux disponibles à Coca-Cola* ». Il a dit Coca-Cola, cela aurait pu être n'importe quelle autre entreprise multinationale. Ce qui est intéressant, c'est la notion de cerveau disponible : tout ce que l'on fait en dehors de la publicité sur la télévision ne serait donc que de l'avant ou de l'après publicité. Comment va-t-on placer le téléspectateur dans une situation telle qu'il va être disponible au moment où le message publicitaire va arriver. Evidemment quand vous êtes dans cette situation, vous devez avoir recours à ce que les professionnels des médias entre eux appellent la « *boule d'hum* ». C'est la minute bouleversante d'humanité. Une technique qui introduit à la fin du feuilleton ou de l'émission précédant l'écran publicitaire, un ingrédient émotionnel suffisamment fort pour maintenir le téléspectateur en haleine pour qu'il ne décroche pas pendant la coupure pub. Cette « *boule d'hum* » est toujours dans ce rapport à l'excitation. Mais évidemment, cette excitation, superficielle, ne va pas donner de l'intensité de vie en profondeur. Cette excitation va inévitablement déboucher sur de la dépression. Et il va falloir en permanence remonter l'excitation toujours à un niveau plus fort à chaque fois, inlassablement.

On se souvient par exemple de l'escalade apportée par la série *24 heures* qui en arrivait à présenter à l'écran quatre images à la fois, avec un chronomètre, pour tenir le téléspectateur en état de tension extrême. Regardez aussi la façon dont sont fabriquées les émissions de télé-réalités. Je citerai *Secret Story* à titre d'exemple. Il faut qu'à chaque fois il y ait une progression de la gradation de l'excitation. Comment fait-on ? On va envoyer dans l'émission l'ancienne copine de... Où faire réagir une personne dont on sait pertinemment qu'elle va bouleverser la façon de penser. On va introduire un fait de jeu supplémentaire pour réconcilier ou sauver une personne... Le seul objectif est d'attirer constamment le spectateur et l'empêcher de décrocher. Et si vous n'avez pas une excitation à un degré supérieur, vous risquez le décrochage par la dépression. C'est vrai en matière d'économie financière, c'est vrai dans l'univers des médias, c'est aussi vrai dans l'univers politique.

Un autre secteur où ce couple excitation/dépression est à l'œuvre, c'est l'univers politique. Le mot *pouvoir* est un verbe auxiliaire, qui devrait déjà s'écrire en minuscule, et qui n'a de sens qu'avec un complément : le pouvoir de faire quelque chose. Une délégation donnée principalement à des élus pour réaliser la fonction noble de la politique avec un pouvoir de création. Comme un ensemblier qui gère la mise en œuvre d'opérations d'excellence. C'est la capacité de produire des énergies collectives. Alors pourquoi le *Pouvoir* finit-il par s'écrire en majuscules ? Le Pouvoir comme un substantif, qui devient non pas « pouvoir de », mais un « Pouvoir sur », un Pouvoir surplombant, un Pouvoir qui n'est pas fondé sur le couple création/coopération, mais sur le couple peur/domination. Ce sentiment étrange qu'avec le Pouvoir on puisse dominer les autres, mais qu'en même temps on a peur de le perdre. Qu'est-ce qui fait cette dérive du pouvoir ? Elle se produit lorsque le politique passe de lui-même du côté du couple excitation/dépression. Et à partir de là tous les dérapages sont possibles.

# La recherche de la joie de vivre

## Il faut sortir du cycle excitation/dépression

Il nous faut donc sortir positivement de ce couple excitation/dépression omniprésent. Il nous faut construire un autre couple qui est au cœur même de ce que les traditions séculaires de sagesse nous ont toujours dit. Et notamment cher au grand philosophe Spinoza lorsqu'il s'est intéressé à la question de la joie de vivre. Que peut-on retrouver au cœur de la joie de vivre ? Le même phénomène que l'on retrouve dans l'excitation : l'intensité. Mais une intensité qui n'est pas une intensité superficielle et déséquilibrée. Une intensité de la capacité de ce que j'appelle « *vivre à la bonne heure* ». Une qualité de présence, une qualité d'intensité de vie, pouvoir vivre pleinement ce que l'on vit. Que ce soit vivre une relation à autrui, une situation d'écoute ou vivre la beauté d'un paysage... C'est être pleinement là et savourer. Vivre à la bonne heure implique une qualité de présence et d'intensité. Si nous vivons pleinement cette intensité, nous pouvons être dans la sérénité, au cœur même de l'intensité que nous vivons. Nous pouvons être dans une qualité de sérénité, dans notre rapport à nous-mêmes, dans notre rapport à autrui, dans notre rapport à la nature, que nous n'avons pas quand nous sommes dans une situation de dépression.

Ce couple : intensité/sérénité est au cœur, non seulement d'enjeux individuels, mais d'enjeux profondément collectifs. Si nous voulons sortir positivement de la crise financière, des dérapages médiatiques, des dérapages politiques, etc., nous devons travailler sur ce couple intensité/sérénité. Et vous voyez que ça change complètement non seulement notre rapport à nous-mêmes mais aussi notre rapport à autrui. On rejoint la question du rapport entre l'acceptation des limites et, en même temps, le mieux vivre. Quand je veux tout vivre, je suis dans le propre de l'excitation. Non seulement je ne peux rien vivre à fond, mais je suis dans un zapping perpétuel. Autrui est alors un rival, un compétiteur permanent. A chaque fois que je vais aller sur un nouveau terrain, je veux en trouver d'autres. Je me sens en permanence menacé par autrui. Quand j'accepte de ne pas tout vivre, mais véritablement de décider que ce que je veux vivre, je le fais intensément. Et à ce moment-là, autrui n'est plus un rival

menaçant mais peut très bien devenir un compagnon de route. C'est grâce à autrui que je vais avoir accès à des saveurs de vie que je ne connaîtrais pas directement. Tel voyage qu'il va me raconter. Tel roman, tel film, telle aventure collective ou individuelle, peu importe. Autrui devient à ce moment-là un compagnon de route. L'art de vivre à la bonne heure est à la fois un art de vivre intensément notre propre vie, mais aussi de faire du rapport à autrui une chance plutôt qu'une menace. Et ce qui est vrai dans nos rapports à autrui, est vrai aussi dans nos rapports à la Nature. L'une des raisons des dégâts écologiques est que nous sommes en guerre avec la Nature. C'est la résultante d'une autre guerre commencée avec autrui. Et nous sommes en guerre avec autrui parce que nous sommes en guerre avec nous-mêmes. Vous avez un grand philosophe qui s'appelait Gabriel Marcel. Il a eu une fois cette phrase provocante : « *L'égoïste est celui qui ne s'aime pas assez* ». Derrière son côté paradoxal, cette phrase touchait profondément juste. Parce que, évidemment, quelqu'un qui est en guerre avec lui-même, quelqu'un qui est dans le mal être intérieur, a besoin de puiser son énergie désespérément dans le regard d'autrui. Et c'est pour cela que l'égoïste ne s'aime pas assez. Même si Coluche lui avait joliment répondu : « *Non, l'égoïste est celui qui ne m'aime pas assez* » !

Il existe une vie meilleure. Il suffit de rechercher dans plusieurs directions. Les journaux sont dorénavant plein d'enquêtes sur le « mode d'emploi de la vie meilleure », les expériences qui sortent de l'ordinaire, adaptées aux valeurs émergentes de notre époque, des tentatives de vivre autrement. Il y a des quantités d'éléments de changements de postures qui sont déjà à l'œuvre aujourd'hui. Les mouvements « slow » par exemple. Ces mouvements du « slow » sont nés au départ dans les « *slows food* », apparus comme alternatives aux fast-food. Et puis l'idée a fait son chemin sur d'autres comportements. L'un des adeptes de la première heure, Carl Honoré, a écrit un best-seller qui s'appelle « *Eloge de la lenteur* »<sup>13</sup>. Il a lui-même été surpris de son propre succès. Il était dans une situation partagée entre des déclics personnels et des mouvements collectifs. Il se sentait prisonnier d'une vie devenue trop « speedée », en situation de stress permanent... Il cherchait alors à regagner du temps. Un

13 Carl Honoré, *Eloge de la lenteur*, Marabout 2005

jour dans un aéroport, il tombe sur un article qui expliquait qu'il y avait un nouveau système qui permettait de réduire le temps où on raconte des contes à des jeunes enfants en deux minutes trente. Une aubaine pour ce père de famille. Il s'est dit « formidable ! » c'est exactement ce qu'il me faut. Et il commence à lire cet article et là tout d'un coup, le déclic : « *ça ne va pas la tête !* ». Il prend conscience qu'il y a quelque chose de complètement dingue de l'ordre de la démesure. Il décide alors de changer de posture à titre individuel et décide d'écrire un bouquin pour exprimer son mal-être. Un bouquin qui comme beaucoup aurait très bien pu faire trois mille exemplaires. Il en a vendu des millions, traduits dans trente langues. Et ce mouvement dit des « slow », dans toutes les formes du terme, est en train de se répandre un petit peu partout à travers le monde et les différentes couches de la société.

Moi-même, je participe à une initiative autour des coalitions sur la question du climat. On l'appelle le projet « Grande pause ». Il s'inspire des déclarations récentes du secrétaire général des Nations-Unies, Ban Ki-Moon à propos du climat et de l'insuffisance des négociations de Copenhague : « *L'humanité est engagée dans une course à l'abîme, le pied sur l'accélérateur* ». Tel que ... Ce n'est pas un alternatif radical qui a fait cette déclaration, c'est le secrétaire général des Nations-Unies en personne, en s'appuyant sur les derniers rapports du Groupe international d'études sur le climat (GIEC). On est pour le coup du côté du principe de responsabilité, du côté de la lucidité, y compris de la lucidité tragique. Alors le GIEC nous raconte-t-il des histoires, Monsieur Ban Ki-Moon est-il un illuminé ? Si l'on considère que ces paroles sont suffisamment sérieuses, le minimum que nous puissions faire, c'est au moins de lever le pied de l'accélérateur. Et à ce moment là de réintroduire le ralentissement et de réintroduire les temps de pause dans nos propres rythmes temporels.

Dans toutes les civilisations, les temps sabbatiques ont été des temps de grande fécondité. Ça a été aussi bien des temps sabbatiques pour des raisons spirituelles que des temps sabbatiques pour des raisons politiques. L'indépendance de l'Inde s'est jouée en grande partie lors de l'organisation par Gandhi de journées de

jeûne et de prières. Mais c'était aussi des temps sabbatiques sociaux avec comme exemple les grands mouvements sociaux qu'on a connus en France avec le Front populaire ou Mai 68. Un tel projet, organiser de plus en plus de temps de pause, une pause qui soit à la fois protectrice, pour arrêter les effets les plus pervers de l'accélération, et évaluatrice, c'est-à-dire qui permette de se demander dans chacune de nos organisations, si ce qu'on est en train de faire, de produire, d'organiser, etc. ne nous amène pas vers l'abîme. Ça suppose évidemment l'utilisation de nouveaux indicateurs, dont certains sont déjà abordés par la commission Stiglitz. Il faut aussi bien sûr que cette pause soit créatrice. Il est tout à fait possible que ce temps d'arrêt soit fécond. Que ce soit l'occasion d'imaginer un changement de cap, un changement de posture, un changement d'organisation économique, éducatif ou politique. Certaines de ces attitudes sont déjà exploitées en ce moment.

On ne le voit pas encore suffisamment, probablement à cause de notre univers médiatique toujours organisé autour du couple excitation/dépression qui rend encore ces initiatives invisibles à nos yeux. Mais faites un pas de côté. Regardez même dans l'univers médiatique, l'attitude de l'Association Reporters d'espoir qui a de plus en plus d'impact dans les médias<sup>14</sup>. Reporters d'espoir réalise des numéros « d'espoir » non seulement avec la presse écrite mais aussi avec la radio et en prépare aussi avec la télévision. L'évolution au travers des médias se prépare pour cet autre monde évoqué précédemment. En tout état de cause, ce qu'il nous faut, c'est rassembler déjà les forces de vie. Parce que tant qu'on est du côté du désespoir, de la peur, du scepticisme, nous sommes dans l'impuissance. Moi je dis : « *Le pessimisme est un luxe que nous ne pouvons plus nous autoriser. La parole est à l'action et à l'action formatrice* ».

### **Plus qu'un enjeu personnel, un enjeu sociétal**

Tous ces éléments rassemblés nous montrent bien que l'enjeu n'est pas simplement un enjeu de nature personnelle, ni même interin-

14 Reporters d'Espoirs tente de promouvoir une information porteuse de solutions et de traiter et diffuser les initiatives durables <http://www.reportersdespoirs.org/>. On peut également citer le prix « Ils construisent un monde meilleur » donné chaque année par les Grandes écoles des Pays-le la Loire (dont le Groupe ESA) au Festival du scoop et du journalisme d'Angers <http://www.festivalscoop.com/>

dividuelle, mais bien un enjeu sociétal. Les défis que j'évoquais aussi bien dans la première vague que dans la seconde vague, de ces rendez-vous critiques de l'humanité avec elle-même, sont des défis qui sont sur le terrain même de la construction d'une qualité de joie de vivre comme alternative au couple excitation/dépression. Lorsque l'on s'engage dans cette direction, et c'est la bonne nouvelle potentielle si nous savons regarder le monde actuel pas simplement avec les lunettes désespérées de l'annonce des catastrophes mais aussi avec la capacité d'en repérer les forces de vie, c'est le nombre d'acteurs qui ont déjà commencé à changer de posture ; les différentes catégories de personnes qui sortent de ce couple excitation/dépression pour, à la fois décrocher du modèle dominant et aussi construire d'autres rapports, aussi bien à la nature qu'à eux-mêmes et à autrui. Ce phénomène a déjà commencé et son importance ne cesse de s'amplifier. Plusieurs enquêtes, malheureusement encore peu connues, ont mis ce phénomène en évidence au début de l'année 2000, à travers ce qu'on a appelé les « *Cultural creatives* ». Un phénomène souvent mal traduit par « *Créatifs culturels* », trop réducteur dans son expression française. Il donne l'impression de ne s'adresser qu'à des gens du milieu culturel, alors que c'est un phénomène beaucoup plus large qui précède un changement de posture collective.

Et l'histoire suivante mérite de s'y attarder quelques instants pour voir à quel point il y a aujourd'hui des leviers et des forces de vie créatives considérables sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour conjuguer le principe d'espérance avec le principe de responsabilité. En 2000, une grande enquête est décidée aux Etats-Unis pour mesurer comment les Américains se situent entre les deux grands modèles sociaux culturels repérés à l'époque : d'une part, le modèle moderniste, par exemple bien exprimé politiquement par la présidence de Bill Clinton, et d'autre part, le modèle traditionaliste également bien exprimé par des présidences telles que celles de Ronald Reagan et de George Bush. C'est une enquête très lourde, réalisée auprès de 100 000 personnes. On est loin du sondage par téléphone. Elle est pilotée par un sociologue, Paul Rey et une psychosociologue, Sherry Anderson. Au fur et à mesure des remontées de l'enquête, constituées d'entretiens non directifs pour permettre

une plus grande pluralité, s'est dégagé un nombre significatif de l'échantillon qui avait des réponses jugées contradictoires. Dans un premier temps, ils n'y ont pas fait très attention. Mais petit à petit, Sherry Anderson s'est interrogée sur ces retours qui représentaient jusqu'à 25% des répondants. Elle a décidé d'aller plus loin et de faire une enquête plus approfondie sur cette nouvelle catégorie de population. Et les résultats furent probants : il existait une grande cohérence entre le système de valeurs affichées et les pratiques ; bien plus que ne l'étaient les modernistes et les traditionalistes. Un exemple classique du traditionaliste : ses valeurs puritaines affichées notamment sur le plan sexuel et ses pratiques divergentes comme en attestent bon nombre de scandales outre-Manche et aux Etats-Unis. Avec cette nouvelle catégorie baptisée « cultural creatives », il y avait des éléments de cohérence, y compris entre valeurs et pratiques. Ils se sont alors posés deux questions. « *Comment se fait-il que ce groupe dont le noyau dur était identifié à plus de 12% de la population des plus de 15 ans et dont le noyau large faisait le quart de la population n'était pas visible jusque là ?* ».

Deux éléments sont alors apparus. D'abord, le côté invisible aux yeux de l'establishment économique, politique, médiatique, religieux, etc., résultait de cette dualité existante entre moderniste et traditionaliste qui empêchait de voir qu'une autre attitude était possible, tellement coincé dans leur représentation fermée. Cette enquête qui aurait dû normalement faire un « barouf énorme », est finalement sortie chez un petit éditeur... tellement l'establishment en place ne pouvait imaginer que ce soit possible.

Le deuxième élément, et probablement le plus intéressant de l'étude, est lorsque les enquêteurs sont allés poser la question « *Est-ce que vous avez le sentiment d'appartenir à un nouveau courant très dynamique, très porteur, etc. ?* », les interviewés écarquillaient les yeux en disant : « *Non, pas du tout. Nous sommes probablement des marginaux minoritaires* ». Là où l'enquête les situait entre 12 % et 25 %, ils ne se voyaient représenter qu'entre 2 % et 4 % de la population. C'est-à-dire que ces *créatifs culturels*, ou pour reprendre une expression française, ces *alter créatifs*, ne se connaissaient pas eux-mêmes et n'avaient pas conscience de leurs valeurs partagées. Ils avaient une formidable créativité de terrain, mais cette créativité de terrain était complètement cloisonnée sur des aspects micro-sociaux. Ils n'avaient pas conscience d'être dans

une force de vie collective qui pouvait changer les choses, y compris à des niveaux supérieurs. Et quand des enquêtes de même nature ont été refaites, y compris l'enquête française très intéressante sur les créatifs culturels en France, c'est extrêmement intéressant de voir apparaître des phénomènes comparables. Par exemple, on ne peut pas comprendre sur le plan politique l'élection de Barak Obama, si on ne comprend pas cette nappe phréatique souterraine, très importante, des créatifs culturels, si on ne voit pas les mutations sociétales et culturelles profondes qui se sont développées depuis une dizaine d'années. Et c'est la même chose dans la plupart des grands domaines.

Quand vous analysez en détail ces changements de posture, ce qui a ensuite été fait avec l'enquête française, on identifie les changements dans un nouveau rapport à la Nature, à l'écologie, à l'alimentation, à la médecine, etc. Vous avez un changement de posture dans les rapports homme/femme, avec notamment une forte remontée des valeurs féminines vis-à-vis d'une posture habituelle dite virile. La puissance est considérée comme puissance créatrice plutôt que de la puissance vécue comme dominatrice. Vous avez de l'être plutôt que du paraître. Vous avez de l'implication sociale. Vous avez de l'ouverture multi culturelle et vous avez un axe très intéressant qui considère comme complémentaire et non pas comme contradictoire le fait d'être à la fois sur le terrain de la transformation personnelle et sur le terrain de la transformation collective et sociale. Par exemple, il est très significatif que le premier séminaire organisé sur le thème « *transformation personnelle, transformation sociale* » ait été organisé au Forum social mondial de Porto Allegre. C'est-à-dire qu'un thème, considéré il y a quelques années comme un thème « psy », un thème spirituel, puisse être porté au cœur même d'un Forum social mondial. Le fait aussi que lors du dernier forum de ce genre à Belem, en Amazonie, la question du bien vivre soit montée au même niveau que la question des biens communs de l'humanité. Et cette question du bien vivre, elle était notamment portée par les peuples indigènes, qui faisaient justement de la question de la qualité de vie, de la qualité d'être, une question pleinement politique.

On peut considérer comme un progrès que les groupes de dirigeants des différents pays puissent se rencontrer régulièrement et parler de

régulation. Nous sortons de trente ans d'obsession dérégulatrice. Or ce qui est en train de s'achever sous nos yeux, c'est ce qu'on pourrait appeler le modèle DCD : Dérégulation, Compétition à outrance et Délocalisation. Nous voyons bien sur chacun des problèmes évoqués à plusieurs reprises sur le climat ou la question de l'alimentation qu'il y a besoin de penser régulation. Il y a besoin de penser coopération. En restant dans des logiques de compétition, on va tous s'effondrer ensemble. On commence aussi à parler de relocalisation. Pas de la relocalisation autarcique, fermée, etc., mais de la relocalisation ouverte, qui donne au développement local son plein sens et qui arrête avec la folie des tomates et des fraises qui se baladent dix mille kilomètres avant d'arriver dans notre assiette. Sortir du consensus de Washington pour lequel la dérégulation était l'alpha et l'oméga de toute politique économique et reparler régulation, planification, c'est déjà un progrès. Mais est-ce suffisant ? Le retour du politique auquel nous assistons grâce à cette crise économique est plutôt une bonne nouvelle. Mais pour quelle politique ensuite ? L'expérience historique que nous avons vécue lors de la crise des années trente nous incite à la prudence si l'on se remémore le mouvement pendulaire qui a fait passer plusieurs pays d'une phase d'ultra capitalisme dérégulée à une phase d'ultra dirigisme. Certes, ce fut le retour du politique, mais du politique régressif, un politique guerrier, un politique autoritaire, voire un politique totalitaire.

La régulation est de retour, c'est une bonne nouvelle. Le politique est de retour, c'est aussi une bonne nouvelle. Mais la nature même du rapport au pouvoir de ce politique reste posée. La question décisive c'est effectivement l'articulation avec les forces vives de ce qu'on a appelé la société civile mondiale. C'est elle qui, de plus en plus, peut peser pour éviter que ce retour du politique soit un retour qui dérape vers des logiques autoritaires. Nous ne sommes pas simplement dans du rapport de force au sens gagnant/perdant, mais dans une dynamique de forces, c'est-à-dire des situations où effectivement chaque acteur est amené à faire bouger aussi les autres. Regardez la façon dont est née ce qu'on a appelé la société civile mondiale. En terme de rapport de force, c'était zéro. Je veux dire quand vous prenez les dix ans qui se situent entre le premier Forum

d'organisations gouvernementales au moment du sommet de Rio en 1992 et le premier Forum social mondial de Porto Allegre. Dix ans, c'est rien du tout à l'échelle de l'histoire. Sur le terrain le plus difficile qu'était le terrain planétaire, vous avez une société civile mondiale qui s'est progressivement constituée malgré des termes de rapports de force complètement déséquilibrés. Le déséquilibre, en termes d'argent par rapport aux multinationales, était abyssal. Le déséquilibre, en termes de pouvoir sur le plan institutionnel, était également très important. Le déséquilibre médiatique aussi ; il n'y avait aucun grand média du côté de ces grandes associations internationales. Malgré cette situation d'impossibilité de réussir, si on raisonnait en terme de rapports de force, on s'est rendu compte que cette société civile mondiale avait une énergie créatrice telle qu'elle a été capable de s'imposer sur la scène mondiale, telle que de réussir des forums sociaux mondiaux, tels que de produire des effets transformateurs qui interrogent, y compris aujourd'hui le G20. Vous avez vu l'ordre du jour du dernier G20 ? Les paradis fiscaux, l'équivalent de la taxe Tobin, etc. c'est-à-dire que l'agenda même des grandes institutions internationales est un agenda qui a été balisé en grande partie par la société civile mondiale. Encore une fois, je ne dis pas cela pour peindre la réalité en rose et pour annuler tous les éléments à juste titre susceptibles d'inquiétudes, de résistances légitimes, etc., mais cela fait aussi partie de la réalité. Et cette réalité peut se lire aujourd'hui en dynamique de force créatrice, plutôt qu'en rapport de force.

### **Prochain grand rendez-vous pour l'humanité**

Je résume les différents aspects en présence. Nous sommes dans une situation où il n'est pas faux de dire que l'humanité peut se louper du côté du principe de responsabilité. Il y a encore quantité de situations qui peuvent parfaitement produire de la régression, du chaos, voire de la guerre. C'est vrai. Mais du côté du principe d'espérance, qu'il faut conjuguer avec la même force comme dans toutes les grandes périodes de l'humanité où les périodes de crise ont été simultanément des situations de danger et d'opportunité, les éléments de renaissance sont possibles. L'ampleur même de ces défis devient une occasion d'un saut qualitatif qui mène l'humanité vers plus de conscience, vers plus d'humanité. Qu'ils fassent que

ce formidable **réseau pensant** qui nous est rendu possible grâce à la société de la connaissance et aux technologies de communication, soit aussi un peu plus un **réseau aimant**. Que la question du rapport entre l'intelligence mentale et l'intelligence du cœur, la question de l'intelligence émotionnelle, soit de plus en plus posée. Cette question de l'intelligence émotionnelle n'est pas simplement une question individuelle mais aussi une question collective. L'humanisation est un saut qualitatif possible et ce qui vrai dans chacune de nos propres vies est vrai aussi pour les rendez-vous critiques de l'humanité avec elle-même. Mais nous ne pouvons le faire que si nous sortons de cette logique de peur et de désespérance. Si nous restons simplement dans la peur des catastrophes, aussi lucide soit le diagnostic posé, cette peur créera ensuite un sentiment d'impuissance.

Il est nécessaire aujourd'hui, dans un même mouvement, d'avoir un désir d'humanité possible, aussi bien pour notre devenir personnel que pour notre devenir collectif. Il faut trouver du désirable, accepter une ouverture vers un imaginaire possible, en allant au-delà d'une humanité qui s'en sortirait dans la survie proprement biologique. Une humanité capable de créer les conditions d'une intensité de vie telle que sa qualité même de conscience soit une qualité, non seulement pour elle-même, mais j'oserais dire pour l'univers. Parce que d'une certaine façon « *Quel est le métier de l'humanité dans le cosmos ?* ». Transformer du soleil en conscience. Nous représentons le ministère de l'humanité. A travers l'humanité, et peut-être d'autres civilisations intelligentes que nous ne connaissons pas encore, c'est cette capacité qu'a l'univers de prendre progressivement conscience de lui-même qui est en jeu. C'est en ce sens là que la disparition de l'humanité ne serait pas simplement une perte pour nous-mêmes, mais une perte pour l'univers.

Si nous nous plaçons dans cette perspective de transformer du soleil en conscience, si nous disons que la qualité de conscience va avec la qualité d'être et avec la qualité de confiance qui renforcent la relation à autrui. Si nous pensons que la qualité de conscience n'est pas simplement de la qualité d'intelligence mentale, nous nous plaçons sur le terrain que les traditions de sagesse ont appelé le terrain de l'intelligence du cœur. Je conclurais par cette belle phrase

du psychothérapeute américain Alexander Lowen, fondateur de la « bioénergétique » qui disait : « *Traverser la vie le cœur fermé, c'est comme faire un voyage en mer au fond de la cale* ». L'enjeu, aussi bien dans nos vies personnelles que dans nos vies collectives, c'est de sortir de la cale et de monter sur le pont !

## Le Groupe ESA, Un acteur majeur de l'enseignement supérieur agricole en France

Situé au cœur de la première région agricole et agro-alimentaire de France, le Groupe ESA est le premier groupe d'enseignement supérieur agricole français. Il prend ses racines dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans la création de l'École Supérieure d'Agriculture à Angers. Celle-ci, fondée en 1898 par des personnalités professionnelles et rurales de l'Ouest et les jésuites, a accompagné le développement de l'agriculture du Grand Ouest français, en particulier dans sa caractéristique solidaire : nombre des dirigeants des coopératives, mutuelles, syndicats, etc., sont issus de la Rue Rabelais d'Angers.

Il forme pour les entreprises et milieux agricoles, alimentaires et ruraux, des professionnels compétents, créateurs et responsables, porteurs de valeurs humaines et d'innovation, pour impulser un développement durable, solidaire et respectueux de la planète.

Ancrée dans l'ouest de la France, son ambition de connaissances de maîtrise de la vie végétale et animale et de l'alimentation s'étend aux dimensions de l'Europe et du monde. Il entend contribuer à trouver des moyens de bien nourrir tous les hommes, via une agriculture productive à haute intensité environnementale et en préservant la santé et le cadre de vie.

Il accueille des hommes et des femmes de tous horizons qui aspirent à une formation au niveau du supérieur ou une promotion professionnelle, pour les aider à s'y accomplir et à progresser vers l'excellence, tant sur leurs compétences scientifiques et techniques qu'en matière de compréhension des hommes et du monde, de confiance en soi et de capacité à s'engager.

Des formations de tous niveaux sont proposées (ingénieurs, mais aussi BTS, licences, Agricadres, masters, doctorats), selon des modalités variées (initiale, continue, à distance, par apprentissage), au service de l'agriculture, la viticulture-œnologie, l'élevage, l'horticulture et l'aménagement paysager, l'alimentation, l'agro-industrie, l'agro-business, la grande distribution, l'environnement et l'aménagement du territoire. Quatre laboratoires de recherche, d'études et de conseils visent l'excellence scientifique et le meilleur service aux entreprises agricoles.

Le Groupe ESA en quelques chiffres :

- ✓ 4 hectares de campus
- ✓ 19 000 m<sup>2</sup> de locaux
- ✓ un centre de documentation de 35 000 volumes
- ✓ 3 300 étudiants dont 550 apprentis, 300 internationaux et 800 à distance
- ✓ 200 salariés, 500 enseignants vacataires

C'est dans ce contexte de diversité et d'échanges avec les acteurs nationaux et internationaux du monde agricole et du domaine de la formation que le Groupe ESA a instauré depuis 2003 pour tous ses étudiants la tradition de la leçon inaugurale.

Groupe ESA  
55, rue Rabelais, 49000 Angers, France  
Tél. : (02) 41 23 55 55  
Internet : <http://www.groupe-esa.com/>





Edition : Groupe ESA (École Supérieure d'Agriculture d'Angers)  
Rédaction : Pascal Cogneau - Pentacle communication  
Maquette : Stéphane Tirehote - Atelier graphique Trombone

I<sup>ère</sup> édition : décembre 2009

©Groupe ESA  
55, rue Rabelais, 49000 Angers